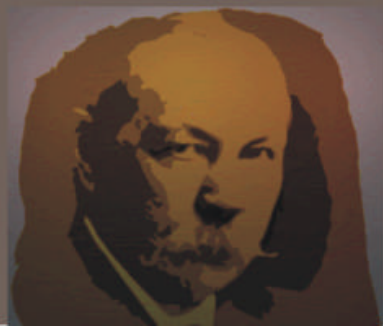
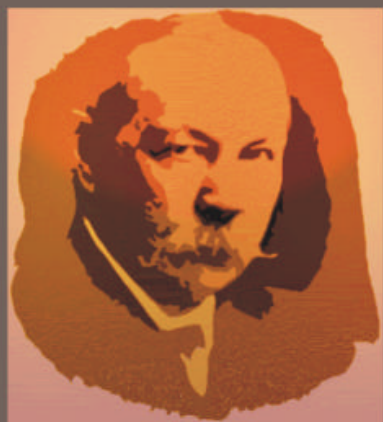
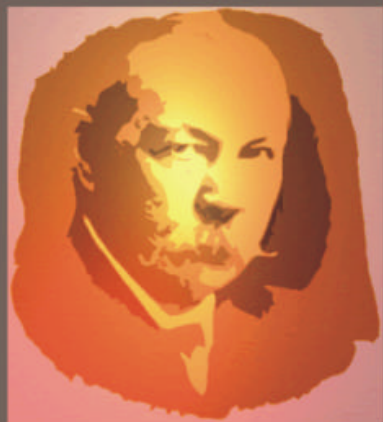




PERFIDA ALBIO

*La vérité sur
Conan Doyle*

FLAVIEN
D'HOURSAC



 Editions
Faustroll

Flavien d'Hoursac

PERFIDA ALBIO

La Vérité sur Conan Doyle



Texte intégral
de l'édition originale
parue à Laval en 1927

Édition critique établie par

Sébastien Canevet

François Hoff

Christophe Quentel

Jean Schiffrine

Francis Segond

Patrick Vannier

Caroline Veltcheff



Jean-Pierre Weil

sous la direction
de
Xavier Schwalber



Éditions Faustroll
Descartes

*À nos
illustres prédécesseurs
de la Société des Amis d'Henri Fournaye*

*« Sursum corda !... »
Darien, Bas les Cœurs !*

Remerciements

Nous tenons tout particulièrement à remercier
Vincent Delay, Charles Muller, Paul Reboux,
le R.P. Paul Turbé, François-Michel Zavez,
la Bibliothèque de Laval & l'ABCF
pour les précieux renseignements et documents
qu'ils ont bien voulu nous communiquer

ISBN 2-915436-00-2

©2001 Edition originale

© 2003 pour la présente édition

Editions Faustroll

Descartes

Composition : F. Segond

Dépôt légal : février 2004

Imprimé dans l'UE par l'Imprimerie Clandestine des Éditions Faustroll

LA REDÉCOUVERTE D'UN LIVRE



'EST à la passion bibliophile d'un membre de l'association d'études holmesiennes *Les Évadés de Dartmoor* que nous devons la redécouverte de ce curieux petit ouvrage paru discrètement à Laval en 1927. Signalé dans le Bulletin de liaison N°109-110, supplément, 1998 de l'Association des Bibliothèques Chrétiennes de France, ce livre au titre prometteur ne pouvait manquer d'éveiller la curiosité de toute personne passionnée par Sherlock Holmes et son père putatif, Arthur Conan Doyle. Notre correspondant nous écrit pour nous demander des précisions sur l'ouvrage et s'enquérir de sa présence possible dans la bibliothèque de l'association. Nous dûmes reconnaître notre ignorance. Tout holmesien se doublant presque toujours d'un collectionneur enthousiaste de tout écrit concernant son héros favori, nous consultâmes nos membres, hélas sans succès¹. Une rapide recherche nous apprit que le *Perfida Albio* n'est

¹ Le *Perfida Albio* n'est signalé dans aucune des bibliographies holmesiennes classiques : De Waal, *The World Bibliography of Sherlock Holmes and Dr Watson*, New-York, 1974 ; Naudon, *A. Conan Doyle, Les Amis du Crime*, 1987 ;

suite page suivante ...

pas répertorié à la Bibliothèque Nationale, ni non plus son auteur¹. Nous nous enquîmes alors auprès de l'Association des Bibliothèques Chrétiennes de France (A.B.C.F.) qui nous renvoya auprès de la Bibliothèque diocésaine de Laval². Nous n'eûmes alors de cesse de pouvoir consulter ce livre qui, par le simple fait que nous ne le connaissions pas, prenait désormais une importance prépondérante. Notre pressante insistance finit par convaincre le conservateur de la Bibliothèque diocésaine de Laval qui, aimablement, nous communiqua enfin pour une période d'un mois le pamphlet de Flavien d'Hoursac et nous autorisa à le rééditer, à la condition que le texte n'en fût, ni modifié, ni utilisé à d'autres fins que la lecture et l'étude. C'est donc avec reconnaissance que nous offrons au lecteur, après un sommeil de plus de soixante-dix ans, la possibilité de consulter le *Perfida Albio, la vérité sur Conan Doyle* de Flavien d'Hoursac.

On ne peut même pas dire que le livre soit tombé dans l'oubli : il n'a jamais vraiment accédé à l'existence. Edité à compte d'auteur chez un petit imprimeur de Mayenne, il a dû connaître le sort de bien des ouvrages de ce type : offert à quelques amis, puis entassé dans un grenier, jusqu'à ce qu'un héritier distrait liquide les exemplaires restants.



... suite de la note précédente

Buarc, *Bibliographie des traductions d'Arthur Conan Doyle dans les périodiques, 1894-1914, Le Visage vert*, 1995 ; *L'Echo du Canon*, n° 1, mars 1999 ; n°2, décembre 1999.

¹ C'est du moins ce que nous avons tout d'abord cru, jusqu'à ce que nous apprenions que sous le pseudonyme de Flavien d'Hoursac se cachait Joseph Cahours, dont une dizaine d'ouvrages sont déposés à la Bibliothèque Nationale (voir bibliographie)

² Bibliothèque diocésaine de Laval. 20, rue de la Halle aux Toiles - BP 1223. 53012 LAVAL Cedex.

L'AUTEUR



Joseph Cahours, professeur de latin au
Lycée de Laval vers 1890

Flavien d'Hoursac n'est pas entré au Panthéon des Lettres, pas même par la petite porte des écrivains régionaux voire des critiques littéraires. Il en avait sinon l'étoffe, du moins pourtant le persistant désir ; désir dès l'enfance de se "faire un nom", comme aventurier d'abord, par la littérature ensuite.

Flavien d'Hoursac naquit le même jour que Lou Andreas-Salomé et mourut la même année qu'elle par une coïncidence au diapason de son œuvre : sans conséquence. Exact contemporain de Félix Fénéon, Edouard Dujardin, Charles Morice et Saint-Pol-Roux, il eut l'ambition de rivaliser avec les hérauts de sa

génération en s'essayant à la rime, au roman, à la critique. Plus tardivement, alors que les aléas d'une vie médiocre, rassie et raisonnable avaient changé l'enthousiasme de l'adolescent en aigreur et résignation, il reprit sa plume pour se faire polémiste, avec le même insuccès.

Notre propos peut paraître moqueur, il n'en est rien ; car de cet homme à la destinée quelconque, à la rancœur quelquefois mesquine, émane une sympathie indéniable : ses élans sont sincères, ses colères entières, et s'il fait parfois sourire dans ses outrances, nous ressentons une grande honnêteté intellectuelle, prise de rares fois en défaut par les préjugés de son époque.

Né plus petitement Joseph Amédée Bernard Cahours¹ près de Laval comme troisième fils d'Alphonse Cahours, négociant en spiritueux et de Delphine Chauveau, couturière, d'Hoursac voit le jour à Thorigné-en-Charnie en 1861. Les premières années de sa vie semblent heureuses au sein d'une famille appartenant à la petite bourgeoisie aisée, catholique pratiquante et se piquant de culture classique : le jeune Joseph s'est pris de passion pour Virgile, qu'il lit dans le texte à six ans !

Mais des événements dramatiques vont briser cette existence tranquille et ceux-ci sont probablement à l'origine de ce déchirement entre la carrière prévisible de d'Hoursac et ses velléités artistiques : le 19 juillet 1870 éclate la guerre franco-allemande. « Face à une armée prussienne moderne, rapide et bien entraînée, la France impériale oppose un matériel dépassé, une stratégie et un

¹ Nous tirons pour l'essentiel ces détails biographiques du long article du P. Paul Turbé (*in* Bulletin de liaison de l'ABCF, N° 109-110, suppl., *op. cit.*) à qui nous devons en outre l'identification de Flavien d'Hoursac à Joseph Cahours. Le catalogue de la BNF mentionne systématiquement le nom de Joseph Cahour sans l's finale, alors que Hoursac est bien l'anagramme parfait de CahourS. Il semblerait cependant hautement improbable que deux personnes différentes, un Cahour et un Cahours eussent occupé le poste de bibliothécaire de Laval à la même époque.



Delphine Cahours,
née Chauveau, mère
de Joseph



Alphonse Cahours,
père de Joseph, quel-
ques jours avant sa
mort

commandement médiocre. »¹. Après la défaite de Sedan et la formation du gouvernement de Défense nationale, en septembre 1870, les armées de la Loire, sous le commandement d'Aurelles de Paladines et de Chanzy, poursuivent le combat.

Alphonse Cahours et le frère aîné de Joseph, Alfred, s'engagent dans les rangs des "Volontaires de l'ouest", sous les ordres du général de Sonis et du colonel de Charette, tandis que les Prussiens atteignent Orléans, puis Le Mans. Le père et le fils furent affectés à une compagnie des "Zouaves pontificaux"². Le fils est fauché par la mitraille allemande à la bataille de Patay et le père disparaît dans la déroute du Mans³. Il est hors de doute que ce drame marqua

¹ Remi Simon, *Mes Deux frères et moi dans la débâcle*, Les Référentiels d'Historia, N°68, 2000.

² Les Zouaves pontificaux était une brigade créée par Napoléon III, à l'appel de Pie X, pour lutter contre les troupes de Garibaldi qui avaient envahi les états pontificaux en 1859. Les Zouaves avaient été rapatriés dès le début de la guerre de 1870 et rattachés à l'Armée de la Loire.

³ Dans la dernière lettre qu'il écrivit à sa femme, Alphonse Cahours décrit les souffrances que lui et ses camarades endurent pendant le siège du Mans : « ... le froid, la neige et la faim nous rendent solidaires, plus que ne l'ont fait les ordres incompréhensibles de nos supérieurs... nous tenons toujours bon, mais pour combien de temps encore ? Mon fusil Sneyders s'enraye constamment et le cidre gèle dans les tonnelets...»

profondément Joseph, d'autant plus que la famille vit désormais modestement, sinon dans le dénuement, du seul travail de sa mère Delphine qui a repris son métier de couturière.

Joseph est un bon élève au collège des minimes de Laval. Il reste pourtant la trace de deux passages devant le conseil de discipline pour absence injustifiée, car le jeune Cahours est fugueur. Une première fois, en 1873, il est retrouvé au Mans, où il était allé à la recherche hypothétique de son père, une seconde fois, c'est au Havre que les gendarmes l'arrêtent alors qu'il tente de se faire engager comme mousse sur un voilier.



Arthur Rimbaud - Photographie de Carjat, 1871

A la fin de 1876, Joseph réussit à s'embarquer à Dieppe. Dans la préface de son seul roman, publié en 1906 et intitulé *A l'Abordage !*, d'Hoursac nous dépeint en termes grandiloquents son aventure : « *Sans prétendre au noble titre d'aventurier, l'auteur de cet ouvrage peut néanmoins se targuer d'avoir passé quelques années de sa vie au grand vent du large, il a senti sur son visage les embruns d'Heligoland, les brumes de Terre-Neuve et les brises de Marie-Galante, il a guetté, du sommet du grand-mât, les approches des côtes désirées, de Vancouver à Sumatra, il a participé à la manœuvre dans l'embouchure de la Weser et dans les passes de la Baie d'Along. Embarqué à l'âge de quinze ans sur un clipper dieppois, il connut les quatre océans, et les parcourrait encore, si un malencontreux accident ne l'avait contraint à mettre trop tôt un terme à sa carrière maritime.* »

Plus prosaïquement, au cours d'une des premières escales, il se brise la cheville et doit se faire rapatrier. Il n'aura pas voyagé au-delà de la Mer du Nord, Terre-Neuve et Sumatra

resteront des rêves. Joseph échoue dans un lazaret portuaire d'Allemagne et rentre, penaud, à Laval. Mais cet épisode marquera à jamais sa vie. Car, pendant sa convalescence, il rencontre un soir, une seule soirée, un véritable aventurier :

« *Je n'oublierai jamais l'un d'eux, un jeune Français aux cheveux ras qui me fit, de sa voix rauque, un récit plein de fureurs et de fulgurances. Il n'avait que vingt-trois ans, mais dans ses regards flottaient les visions de plusieurs existences. Il se faisait passer pour un déserteur de l'armée française, et déserteur, il l'était vraiment : déserteur de tous les enrégimentements, déserteur de ce monde prosaïque, déserteur de la vie.* » (*op. cit.*). De sa courte entrevue avec Arthur Rimbaud, Cahours va tirer cet irréprensible besoin de s'évader par la poésie et la littérature.

A partir de ce jour, coexisteront deux êtres, Cahours et d'Hoursac, le professeur de latin à la carrière pathétique et le littéraire sans succès qui fusionneront dans la vieillesse, velléitaires, en-vieux, aigris, dans la rédaction du *Perfida Albio*.

Afin d'aider sa famille, il se fait engager comme répétiteur pour les enfants Jarry en 1878-79. Nous possédons encore une lettre de Charlotte Jarry (la sœur d'Alfred) parlant du jeune précepteur. Il passe son baccalauréat en 1879 à Laval, part étudier à Paris et obtient sa licence ès-lettres en 1883. Il rentre alors en Mayenne qu'il ne quittera pratiquement plus jusqu'à sa mort. Il devient enseignant en collège confessionnel, enfin conservateur de la bibliothèque de Laval.

Au cours d'un bref séjour en Allemagne en 1885, où il rencontre le théologien Johannes von Walter avec lequel il entretiendra toute sa vie une abondante correspondance et dont il traduira¹ en 1907-8 son œuvre la plus connue *Les Prédicateurs errants de la*

¹ Et peut-être co-signera le premier tome *Vie de Robert d'Arbrissel*, si l'on en croit le catalogue de la Bibliothèque municipale d'Angers (voir bibliographie).



Varia Kergist en 1885

France : Robert d'Arbrissel, Bernard de Tiron, Vital de Savigny, il fait la connaissance de Varia Kergist, fille d'un communard breton déporté à l'Ile du Diable. Varia, qui se fait appeler Lilith Almée, évolue dans les cercles martinistes - on lui prête une liaison avec Stanislas de Guaita. Tombé éperdument amoureux, il lui demande sa main et se marie en automne de la même année.

Las, le couple n'est pas harmonieux entre la volage Varia et l'austère

Joseph. La sobre existence lavalloise n'est pas du goût de la jeune mariée qui déserte en mai 1886 le domicile conjugal pour suivre un comptable canadien, membre de la troupe de Buffalo Bill, alors en tournée en France. Varia se tue quelques mois plus tard, à New York, accidentellement semble-t-il. Joseph Cahours paraît se consoler assez vite, puisqu'il épouse en 1888 Désirée Turpin, une riche veuve de Sablé. Le couple resta uni jusqu'à la mort de Joseph en 1937. Ils n'eurent pas d'enfants.



Désirée Turpin, seconde femme de Joseph Cahours

Influencé sans doute, comme tant d'autres de sa génération, par les écrits de Verlaine en 1884 sur les poètes maudits, Cahours fait quelques tentatives pour percer dans le monde des lettres : un article sur Rimbaud et quelques poèmes symbolistes, dont un des moins mauvais s'intitule *Vaine Almée* ! : « Or l'Azalée chut / D'une seule en-allée / Et emmi l'Aube ailée / Les crépuscules tus / Te laissèrent lassée ».



Dernière photo connue de Joseph Cahours, avec sa femme Désirée, vers 1930



Joseph Cahours, conservateur de la bibliothèque de Laval en compagnie de membres de la Société d'Histoire et d'Erudition Lavalloise, en 1928

Dans le *Perfida Albio*, il fait parfois état de ses "amitiés" : Rémy de Gourmont, Jules Huret, Léon Daudet, Apollinaire,... Mais on peut raisonnablement douter de la réalité de ces amitiés : sans doute a-t-il dédicacé l'une ou l'autre de ses œuvres auxdits maîtres, qui accusèrent poliment réception, sans plus.

L'essentiel de son œuvre appartient à la pédagogie et à l'archivistique. On lui doit notamment un étrange *Manuel pour l'étude de la langue latine adaptée aux usages de la vie moderne*, un *Petit lexique pour l'étude de la "Vita Karoli" d'Eginhard* (v. l'allusion dans sa Préface, ci-dessous), et une *Notice historique sur la bibliothèque de Laval*, où il donne en particulier la chronique détaillée du remplacement du calorifère de la salle de lecture municipale...

PERFIDA ALBIO

La lecture de *Perfida Albio* confirme l'impression donnée par ses autres œuvres : un homme d'ordre, amer, qui se prend de passions soudaines, mais "décalées" : faire revivre le latin du VIII^e siècle, ou dénoncer, on verra avec quelle injuste virulence, les plagiat de Conan Doyle !

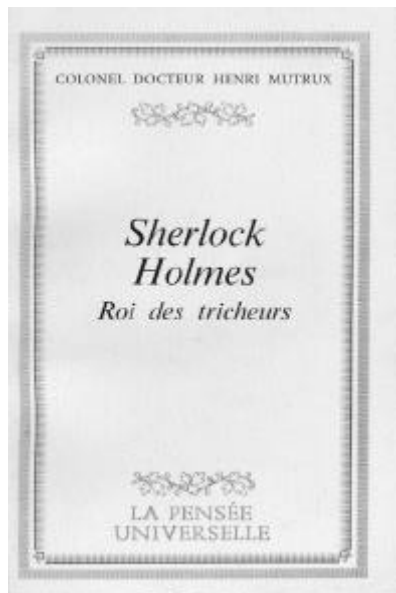
Ses idées nationalistes, sa passion anglophobe, ne lui appartiennent pas en propre : on les retrouve dans les années trente, chez les opposants à la vogue du roman policier, ce vecteur de criminalité juvénile, - une thèse qui, on va le voir, n'a pas encore entièrement disparu de notre horizon. Nous les avons retrouvées dans le *Figaro* de 1943 (!), sous la plume de Jean Joseph-Renaud, qui écrivait notamment : « *Lorsque le créateur de Sherlock Holmes était à bout d'inspiration, il achetait, sans s'en cacher, en les payant bien, des sujets de romans et de nouvelles à de jeunes confrères ; certains de ces "nègres" lui vendaient parfois sans scrupules des synopsis d'œuvres françaises bien connues. Quoique signés de Conan Doyle, A Poison Belt est de J.-H. Rosny aîné, A Pot of Caviare est d'André de Lorde et A Lost World est de J.-Joseph Renaud.*

Des gens qui voudraient expulser de la république des lettres les auteurs français de romans policiers, sont parfois d'une indulgence étonnante pour des écrivains étrangers. Pour Edgar Poe notamment, même lorsqu'il nous conte qu'un singe a caché dans une cheminée le cadavre d'une femme la tête en bas. On ne trouverait pareille extravagance en nul chapitre de Gaboriau ; et pourtant, avec quelle force, quelle sûreté, ce maître nous distrait de l'existence quotidienne ! »¹

¹ Sur J. Joseph-Renaud, voir l'index du *Guide du Polar*, de M. Lebrun et J.-P. Schweighaeuser, Paris, Syros, 1987.

Plus près de nous, en 1977, un colonel docteur Henri Mutrux publiait, également à compte d'auteur, un violent pamphlet contre l'œuvre de Conan Doyle, et plus particulièrement contre les exploits du détective de Baker Street. Cet expert en criminalistique, colonel d'artillerie à la retraite et ex-chef de la police militaire suisse pendant la dernière guerre écrivait dans son livre *Sherlock Holmes roi des tricheurs*¹ : « ... [Je] démontre, en citant une moisson de faits, que Sherlock Holmes a très habilement exploité des cas, méthodes et procédés publiés antérieurement [...] par le créateur incontesté du roman policier, le français Emile Gaboriau. Inconsciemment ou non, Sherlock Holmes a triché au jeu. [Je ferai] réfléchir ceux qui, jusqu'ici, crurent à l'infailibilité d'un bonimenteur qui se proclama sans pudeur le plus grand détective de tous les temps. »

On songe immédiatement à un canular, mais il suffit d'ouvrir au hasard une des trois cent quarante-neuf pages de l'ouvrage pour se rendre compte à quel point notre colonel n'entendait pas faire œuvre humoristique ! Sans prémices, avec le plus grand sérieux, l'auteur nous assène son horrible vérité



La page de garde de *Sherlock Holes roi des tricheurs* précise que le colonel docteur henri mutrux (sic) est Expert diplômé des Facultés de Médecine, Droit et Sciences de l'Université de Lausanne, Docteur de l'Université de Lyon, Diplômé d'Études supérieures de criminalistique du Gouvernement français. Et la quatrième de couverture annonce le prochain ouvrage du colonel Mutrux : *Les Fabuleuses impostures des Yétis* !

¹ Henri Mutrux, *Sherlock Holmes roi des tricheurs*, La Pensée Universelle, N°2351, Paris, 1977

par le plus évident des syllogismes : Sherlock Holmes est un tricheur, Conan Doyle est Sherlock Holmes, donc Conan Doyle est un tricheur !

Pour achever de s'en convaincre, le lecteur ébahi découvre les en-têtes de chapitres : "Avant-propos : Guillotine et spiritisme" (p. 9), "Conan Doyle, colosse aux pieds d'argile" (p. 67), "Conan Doyle et ses doubles" (p. 81), "Les contradictions de Monsieur Conan Doyle" (p. 95), "Le parfait cuisinier ou l'art d'accommoder les restes" (p. 175) ou "L'orgueil, aliment préféré de la comédie" (p. 311). Le titre est donc trompeur : sous couvert de critique littéraire, criminalistique (et pseudo-scientifique), l'auteur crache son venin dans le but unique de noircir la mémoire de Conan Doyle. Sherlock Holmes n'est que le prétexte pour s'en prendre à l'écrivain britannique, comme pour ternir définitivement l'image de probité et d'honnêteté intellectuelle de Sir Arthur.

La parenté entre les deux livres semble évidente, bien qu'il ne puisse s'agir d'un autre pseudonyme - Cahours/d'Hoursac est mort en 1937¹ et le colonel Mutrux en 1992. Pourtant ce dernier ne cite pas l'ouvrage de Cahours et peut-être n'en a-t-il jamais entendu parler². Faut-il y voir là une simple concomitance d'opinion, une résurgence périodique d'un pitoyable esprit de clocher qui oppose deux grandes littératures européennes, la française et celle de la "perfide Albion"³ ? Nous laissons aux chercheurs futurs le soin de débroussailler cette petite énigme, en regrettant que nous ne disposions pas

¹ ou 1934 suivant d'autres sources (cf. X. Schwalber, *Butsu Uma, ou la Chair se fit Verbe*). Nous nous en tenons dans cette étude à la chronologie établie par Paul Turbé (*op. cit.*).

² (N.d.E.) A notre avis, Mutrux connaissait le *Perfida Albio*. Voir page 67.

³ Faut-il y voir plutôt des motifs personnels ? La rumeur lausannoise parle d'une querelle privée entre Mutrux et la famille Doyle comme origine de la rédaction de *Sherlock Holmes roi des tricheurs*.

encore d'une véritable histoire de la réception du Polar en France, d'E. Poe à nos jours.

Nous livrons le document tel quel, en respectant autant que possible la mise en page originale, avec quelques modestes notes explicatives en bas de pages. Point n'est besoin de dire ici que nous ne partageons quasiment aucune des thèses de l'auteur, et que les rapprochements qu'il trouve évidents nous laissent souvent perplexes. Néanmoins, parfois, nous nous avouons troublés : soixante ans avant Michel Lebrun, D'Hoursac avait remarqué l'étrange ressemblance entre le *Maximilien Heller* d'Henry Cauvain, qui date de 1871, et l'*Etude en rouge*¹.

Laissons maintenant la parole à notre auteur : nous sommes en 1927, l'année de la création du *Masque*, et deux ans avant la thèse de Régis Messac.



¹ Voir le travail décisif de J.-P. Crauser, dans la revue *Le Registre de l'Hôtel Dulong*, 1998.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

12 février 1861 : Naissance de Joseph Amédée Bernard Cahours à Thorigné-en-Charnie (Mayenne), troisième fils d'Alphonse Cahours, négociant en spiritueux et de Delphine Chauveau, couturière.

19 juillet 1870 : Début de la guerre franco-prussienne.

Septembre 1870 : Défaite de Sedan. Proclamation de la IIIe République. Formation d'un Gouvernement de Défense nationale.

Décembre 1870 : Alfred Cahours, frère aîné de Joseph meurt à la bataille de Patay. Les Armées de la Loire, sous le commandement de d'Aurelle de Paladines et de Chanzy, dans le Nord avec Faidherbe, dans l'Est avec Bourbaki et Denfert-Rochereau, poursuivent le combat. Siège de Paris.

Fin janvier 1871 : Le père de Joseph, Alphonse Cahours disparaît dans la bataille du Mans. On ne retrouva pas son corps.

Printemps 1873 : Joseph, alors élève au "Petit Lycée" de Laval, fait une fugue. Il est retrouvé au Mans, cherchant la tombe de son père.

Mars 1876 : deuxième fugue. Il est arrêté par les gendarmes au Havre, alors qu'il essayait de se faire embarquer comme mousse sur un voilier.

Décembre 1876 : Joseph réussit à s'engager sur un clipper faisant voile vers l'Angleterre, puis vers Terre-Neuve.

Février-Mai 1877 : Durant une escale à Bremerhaven, Joseph Cahours se brise la cheville. Il est débarqué et envoyé à l'hôpital. Immobilisé pour trois mois, il est rayé du rôle de l'équipage. Pendant sa convalescence, il rencontre un soir Arthur Rimbaud qui cherche, en vain, à s'embarquer vers les Etats-Unis.

25 mai 1877 : Sa mère lui fait parvenir un peu d'argent et le consul de France le rapatrie. Retour à Laval.

1878-1879 : Joseph Cahours reprend sa vie de lycéen et travaille comme répétiteur pour les enfants Jarry (Charlotte et Alfred). Bachelier, s'inscrit en lettres à Paris.

1883 : Il passe sa licence ès-lettres et rentre à Laval. Il obtient assez vite un poste de remplaçant au collège Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle, puis devient professeur de latin au Lycée de l'Immaculée-Conception.

1884 : Verlaine publie une plaquette intitulée *Les Poètes maudits*, grâce à laquelle le public (re)découvre Arthur Rimbaud. La même année voit Joseph Cahours s'essayer à la poésie. Quelques vers nous sont conservés par sa correspondance.

Été 1885 : Joseph visite la Forêt Noire et rencontre le théologien Johannes von Walter. C'est le début d'une longue correspondance portant essentiellement sur des points de traduction latine et de théologie. Il fait la connaissance de Varia Kergrist qu'il épouse en novembre.

Mai 1886 : Varia Cahours quitte le domicile conjugal.

Janvier 1887 : Mort de Varia à New York.

Octobre 1888 : Joseph Cahour épouse Désirée Turpin, de cinq ans son aînée. Le couple vit dans une bonne aisance financière.

1892 : Les Cahours se font construire une grande maison à Laval qu'ils baptisent *Ker Joseph*.

1902 : Joseph Cahours publie son premier livre, à compte d'auteur : *Résumé de la syntaxe du latin à l'usage des élèves de classes de rhétorique*.

1903 : Désirée, enceinte, fait une chute au cours d'une promenade. Elle perd son enfant. Sous le pseudonyme de J. Bernard (ses premier et troisième prénoms), Cahours publie un article dans *La Semaine Religieuse de Laval : Arthur Rimbaud ou l'insoumission du Verbe*.

1904 : Le couple ne quitte plus Laval qu'à de rares occasions. Ils passent leurs vacances dans une petite propriété qu'il ont achetée à Thorigné.

1905 : Publication de *Sources orientales du roman courtois dans la Revue de la Pensée latine*. Joseph Cahours devient conservateur de la Bibliothèque de Laval.

1906 : Joseph publie à compte d'auteur, sous le pseudonyme de Flavien d'Hoursac, un roman de pirate : *A l'Abordage !*

1907 : Publication à compte d'auteur de *Vie de Robert d'Arbrissel*, co-signé Walter, Johannes von et Cahours, Joseph. Il s'agit en fait du premier chapitre de l'ouvrage de von Walter intitulé *Les Prédicateurs errants de la France*.

1908-1910 : Publication de la traduction par Joseph Cahours du livre de von Walter *Les Prédicateurs errants de la France : Robert d'Arbrissel, Bernard de Tiron, Vital de Savigny* (sans mention de son nom comme co-auteur cette fois).

1913-1922 : Diverses publications relatives à son emploi de bibliothécaires (voir bibliographie).

1924 : Publication à compte d'auteur de *De l'emploi du latin comme langue internationale*.

1925 : Cahours publie, toujours à compte d'auteur Joseph, *Jeanne d'Arc dans la littérature étrangère, le roi Henri VI de Shakespeare et la pucelle d'Orléans de Schiller*, qu'il avait déjà édité sous le pseudonyme de J. Bernard en 1910.

1927 : Cahours publie à compte d'auteur *Perfida Albio, la vérité sur Conan Doyle*.

1928 : Publication du seul ouvrage qui lui assure une petite renommée parmi les spécialistes : *Petit lexique pour l'étude de la "Vita Karoli" d'Eginhard*.

1929 : Réédition du *Manuel pour l'étude de la langue latine, adaptée aux usages de la vie moderne*, aux Editions de la Pensée latine.

15 février 1937 : Mort de Joseph Cahours.

1947 : Mort de Désirée Cahours



BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages attribués à Joseph Cahours¹

1902 : *Résumé de la syntaxe du latin à l'usage des élèves de classes de rhétorique*, 32 p. Laval, "en dépôt à la Librairie-Papeterie Brault".

1903 : [Sous le pseudonyme de J. Bernard], *Arthur Rimbaud ou l'insoumission du Verbe*, La Semaine Religieuse de Laval.

1905 : *Les Sources orientales du roman courtois*, Revue de la Pensée latine.

1906 : [Sous le pseudonyme de Flavien d'Hoursac], *A l'a-bordage !*, Laval, Imprimerie Goupil, 1906, 248 p. in-8°

1907 : Walter, Johannes von & Cahours, Joseph, *Vie de Robert d'Arbrissel*, 1907, Laval, impr. de Ve A. Goupil, p. 257-406 -8°, un seul exemplaire en bibliothèque en France : C18476, Magasin Anjou, bibliothèque municipale d'Angers.

1908-1910 : *Les Prédicateurs errants de la France : Robert d'Arbrissel, Bernard de Tiron, Vital de Savigny*, traduit de l'allemand de J. von Walter, Bulletin de la Commission historique et archéologique de la Mayenne.

¹ Rappelons que la BNF utilise systématiquement l'orthographe Cahour (sans s finale). La Bibliothèque diocésaine de Laval recense les deux orthographes. Voir également le R.P. Cahour(s), S.J., oncle de Joseph Cahour et auteur de *Les Jésuites par un Jésuite*, Paris, 1852, coté à la BNF indifféremment Cahour ou Cahours.

[Sous le pseudonyme de J. Bernard], *Jeanne d'Arc dans la littérature étrangère, le roi Henri VI de Shakespeare et la pucelle d'Orléans de Schiller*, Semaine religieuse de Laval.

1913 : *Répertoire des ouvrages relatifs à la Mayenne et à la Sarthe existant à la Bibliothèque de Laval au 1er août 1913, dressé par Joseph Cahours,...*, Laval, M. Bonal, 1914. - In-4 ° (27 cm), 265-IV f. multigr. [Acq. 60-2539] -Ib-Ic-VIIIe-, Bibliothèque municipale. [Laval, Mayenne.]. Ed.

1916 : *Notice sur la bibliothèque de Laval, son histoire, ses conservateurs, ses collections, ...* [Texte imprimé], Laval, impr. de L. Beaumont1916. In-8 °, 24 p.

1922 : *Notice historique sur la bibliothèque de Laval* [Texte imprimé]. 2e édition, Laval, impr.-librairie Goupils. d. - In-8 ° (22 cm), 32 p. [Don 311-61]

1923 : *Recherches sur les provenances des collections de la bibliothèque de l'abbaye de Solesme*, Bulletin de la Commission historique et archéologique de la Mayenne.

1924 : *De l'emploi du latin comme langue internationale* [Texte imprimé], Laval, Polycopié par les soins de M. Bonnal, 47, rue de l'Hôtel-de-Ville, 1924. In-16, 9 p. [3316]

Les Écoles et Pensionnats privés au XIXe siècle [Texte imprimé], Laval, Impr. Goupil, 1924. In-8, 39 p. [7191]

Notice sur la Trinité de Château-Gontier, Bulletin de la Commission historique et archéologique de la Mayenne.

1925 : *Jeanne d'Arc dans la littérature étrangère, le roi Henri VI de Shakespeare et la pucelle d'Orléans de Schiller*, [Texte imprimé], Laval, polycopié par les soins de l'auteur, 1925. In-8, 28 p. [9575]

1926 : *Notice sur la commune de Laigné* [Texte imprimé], Laval : photocopié par les soins de l'auteur, 1926. (6 janvier 1927.), In-8°, 32 p. [2190]

Les Dernières Croisades et l'Europe musulmane au moyen âge [Texte imprimé], Laval, photocopié par les soins de l'auteur, 1926. (6 janvier 1927.) In-8, 89 p. [2189], 89 p. ; 21 cm

1927 : [Sous le pseudonyme de Flavien d'Hoursac], *Perfida Albio, la vérité sur Conan Doyle*, Laval, 1927, à compte d'auteur.

1928 : *Petit lexique pour l'étude de la "Vita Karoli" d'Eginhard* [Texte imprimé], Niort, impr. P. Nicolas ; Paris, éditions de *la Pensée latine*, 134, rue Broca, 1928. (3 mai.), In-16, 63 p. 6 fr. [8350]

Manuel pour l'étude de la langue latine, adaptée aux usages de la vie moderne [Texte imprimé], Laval, impr. E. Larault ; Paris, éditions de *la Pensée latine*, 134, rue Broca, 1928. (17 janvier 1929.) In-16, 244 p. 5 fr. [3370]

1930 : *Notice sur Grenoux (Mayenne)* [Texte imprimé], Laval, impr. de E. Brault 1930. In-8 °, 26 p.



PERFIDA ALBIO

*La vérité sur
Conan Doyle*



Flavien d'Hoursac

*en vente chez l'auteur
Ker Joseph à Lorient*

PRÉFACE

*France, France, réponds
à ma triste querelle*

Joachim Du Bellay, *Les
Regrets*



U'ON ne s'y méprenne pas.

J'estime et je respecte la littérature anglaise moderne, dans ce qu'elle a de respectable. J'ai lu de bonne heure avec délices Dickens, Quincey et Stevenson, qui ont rendu comme personne l'impression tragique et familière de l'immense fourmilière aux brouillards ocreux, aux fumées noires et rouges. C'était une ivresse que de découvrir Londres, "marâtre au cœur de pierre", telle que nous l'a peinte l'érudit et sagace mangeur d'opium, que de chercher, sur chaque visage de passante, l'expression de l'émouvante Florence Dombey, ou de cette malheureuse Nancy assassinée par l'effroyable Sikes, que de conjecturer, dans chaque cottage, la diabolique métamorphose du cher Dr. Jekyll en criminel M. Hyde¹. Et parmi nos contemporains, Rudyard Kipling, chantre de

¹ (N.d.E.) Le début du texte ressemble de très près à une page de *Fantômes et vivants*, le premier volume des Mémoires de Léon Daudet (1914). Identité d'inspiration ou plagiat pur et simple ?

l'énergie et de la grandeur, fait revivre en ses poèmes la figure épique du barde d'antan. Les contes de son *Livre de la Jungle* sont à juste titre devenus, pour les mouvements de jeunesse de nos contrées, des modèles d'éducation virile et d'entraînants exemples de noblesse morale.

L'Anglais appartient à une nation forte, il sait observer, il sait noter l'atmosphère juste, il est bon romancier. Ses personnages sont toujours crédibles, même quand l'intrigue est échevelée ; car, comme le dit si bien un de nos plus distingués connaisseurs, Edmond Jaloux, (*Au Pays du roman*) : « les idées sont la ruine du roman. Des hommes, des circonstances, des faits, voilà le roman. »

L'Anglais a le sens du concret, mais ses idées sont d'emprunt. Il en a peu par lui-même, et elles ne dépassent que rarement le niveau d'honnêtes lieux communs, mais quel maître d'école ignore que les lieux communs sont justement les plus immortelles des vérités ?

Oserais-je l'avouer ? J'ai moi-même commis, dans mes jeunes années, à partir de souvenirs vécus, un petit roman d'aventures maritimes dans le goût de Stevenson¹... Je n'ai pas cru en cela insulter à notre génie national, plus porté sur les analystes des mouvements du cœur humain, les moralistes et les manieurs d'idées générales. J'ai cru que l'on pouvait sans danger acclimater quelque chose de l'atmosphère anglaise au pays de Vauvenargues, de Madame de La Fayette et de Paul Bourget - d'autres l'ont fait avant moi. Et je ne parle pas des romantiques éternés, hantés par des figures fantasmagoriques, des paysages de landes grises et de brouillards livides, d'origine plus germanique que proprement insulaires. J'en appelle à Daniel De Foe, si

¹ *A l'Abordage !* Laval, Imprimerie Goupil, 1906.

éloquemment chanté par notre Jean-Jacques, et à Walter Scott, dont la plume a fécondé le génie de Victor Hugo et de Balzac.

Je n'en suis que plus à l'aise pour dénoncer ici un des mirages les plus séduisants auquel les Lettres Françaises aient jamais eu à faire face : une incroyable duperie intellectuelle, un miroir aux alouettes spirituel dans lequel se précipitent tous les chalandes avides de nouveautés illusoires, et, ce qui est plus grave, qui risque de pervertir le goût et les jugements littéraires de notre jeunesse, déjà obsédée par les leçons d'*Immoralisme* ou de *Surréalité* que lui donnent des corrupteurs partis *A la Recherche du Temps perdu* !

A partir des cauchemardesques inventions d'Edgar Poe, la France avait créé, il y a un demi-siècle, le roman d'énigme policière, genre plaisant, très apte à nous divertir au cours d'un voyage en chemin de fer ou d'une longue soirée d'hiver... Nous le devons à la plume d'Emile Gaboriau, dont les coups d'essai furent des coups de maître. Il a donné au genre, dès *L'Affaire Lerouge*, sa forme définitive : un crime mystérieux, puis une enquête quasi-scientifique, qui s'achève par l'arrestation du coupable. Le frisson de l'extraordinaire s'y allie magistralement à notre goût pour le rationalisme positif.

Les Anglo-Saxons, séduits, ont adopté le genre sans autre forme de procès, et lui ont imprimé leur marque. Alors que Gaboriau, bon élève des Féval, Sue et Dumas, avait su placer le meurtre dans un environnement romanesque vraisemblable : crime passionnel ou sombre vengeance, les Anglo-saxons en ont fait l'ingrédient amusant d'une sorte de facile jeu de société, où un détective, aussi froid que le cadavre qu'il entend venger, débroussaille méthodiquement un assassinat enregistré froidement par les témoins, et commis par un *dandy* astucieux, avec lequel il rivalise de glaciales politesses.

« Mon cher Alistair, vous me voyez navré de déduire, de cet intervalle de dix minutes dans votre emploi du temps, la conclusion que vous êtes l'assassin de votre épouse.

- Oh ! Vraiment ! Je croyais pourtant que j'avais tout prévu, n'avais-je pas ? Croyez que je me sens très honoré d'avoir été battu par un aussi fin limier que vous... »

L'assassinat, dont Thomas de Quincey avait fait un des beaux-arts, est devenu Outre-Manche, entre les mains d'universitaires ou de *clergymen*, une variante *snob* du tennis ou du *cricket*, et presque aussi irréallement ennuyeuse.

Quoi qu'il en soit, le genre est l'objet d'un engouement extraordinaire, et la mode s'en répand chez nous à vitesse accélérée.

A l'origine, nous trouvons un personnage "inventé" par Conan Doyle, un médecin doué d'un petit talent de plume, qui tuait les heures d'ennui passées à attendre de problématiques patients en lisant les chefs d'œuvres du roman d'énigme français. Il inventa Sherlock Holmes, ce Lecoq sans émotion, ce Dupin sans élégance, ce Maximilien Heller sans génie, comme nous l'a prouvé l'enquête littéraire à laquelle nous nous sommes livré.

J'ai voulu pousser un cri d'alarme, qui sera peut-être entendu des guides de notre jeunesse : rien, dans l'œuvre de Conan Doyle, ne mérite la passion avec laquelle d'aucuns en parlent. Sous la plume d'un de nos plus distingués critiques, on a pu lire ces phrases ahurissantes : "nous ne saurions trouver, chez nous, son analogue ni son équivalent", "extraordinaire puissance d'invention", "singulière habileté dans l'exécution"¹...

¹ Gaston Rageot, *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1214, 30 sept. 1906.

A l'origine, mon projet était simplement de dénoncer son ingratitude, en rétablissant une once de vérité. Car, outre Lecoq et Tiraucclair, les modèles évidents du détective abondent dans notre littérature populaire. Il me suffira de citer Fortuné du Boisgobey (*Le Coup d'œil de Monsieur Piédouche*, 1883), Charles Barbara (*L'Assassinat du Pont-Rouge*, 1858), et surtout Henry Cauvain, avec son Maximilien Heller (1871). Ou, plus proches de nous, André de Lorde, J.-H. Rosny-Aîné ou J. Joseph-Renault. Mais mes recherches m'amenèrent bien vite à découvrir que les larcins, - et l'ingratitude - littéraires du sieur Doyle ne s'arrêtaient pas à ses quasi-plagiats, et j'ai préféré laisser pour plus tard cette tâche de rectification historique¹ à une autre occasion.

La méthode de Sherlock Holmes est celle de Lecoq : investiguer sans a priori, tenir compte de tous les détails, éliminer l'impossible. Or, on la trouve déjà, comme chacun sait, dans *Zadig*, dans une amusante pochade de Beaumarchais (citée ci-dessous in-extenso : *Gaîté faite à Londres*, 1776), dans un texte de 1815 retrouvé par le regretté et fantaisiste poète Guillaume Apollinaire (*Le Parapluie trouvé*, dans *Le Petit Bleu* du 5 janvier 1912), et surtout, dans *Une ténébreuse affaire* de Balzac. Que l'on relise la magistrale "déduction"² par laquelle Corentin établit le *modus operandi* de l'attentat commis contre le gendarme à cheval : à partir d'un bouton de cuivre tordu, le policier prouve

... suite de la note précédente

(N. d. E.) : D'Hoursac n'est pas très honnête dans sa citation, car Rageot, dans le corps de son article, nuance fortement ses éloges, et place en définitive Conan Doyle au-dessous d'E. Poe.

¹ (N. d. E.) A notre connaissance, d'Hoursac n'a pas écrit cette œuvre annoncée. On ne voit pas bien à quelles œuvres des trois derniers auteurs cités il fait allusion.

² C'est en fait une "induction", mais le sens épistémologique de Doyle ne s'arrête pas à de telles broutilles...

que Michu a tendu une corde en travers du sentier nocturne. Mais on pourrait m'objecter que ces références auraient pu être aussi bien, d'abord, les sources d'Edgar Poe et de Gaboriau...

Il y a plus : les thuriféraires de Sherlock Holmes admettent que les intrigues sont parfois faibles, que les personnages secondaires manquent de relief, mais ils louent « *le don d'observation, le don de déduction et la connaissance de l'histoire criminelle* » ; « *ce qui frappe surtout (...) c'est son talent, son génie qui va jusqu'à la folie (...) de l'analyse et de la synthèse* »¹. Mais qui ne voit que l'apparence physique, le génie dévorant du détective viennent tout droit des philosophes maladifs dont Balzac a peuplé ses *Etudes philosophiques* : Balthazar Claes, Z. Marcas, et surtout Louis Lambert :

« Sa tête était d'une grosseur remarquable. Ses cheveux, d'un beau noir et bouclés par masses, prêtaient une grâce indicible à son front, dont les dimensions avaient quelque chose d'extraordinaire, même pour nous, insouciantes, comme on peut le croire, des pronostics de la phrénologie, science alors au berceau. La beauté de son front prophétique provenait surtout de la coupe extrêmement pure des deux arcades sous lesquelles brillait son œil noir, qui semblaient taillées dans l'albâtre, et dont les lignes, par un attrait assez rare, se trouvaient d'un parallélisme parfait en se rejoignant à la naissance du nez. Mais il était difficile de songer à sa figure, d'ailleurs fort irrégulière, en voyant ses yeux, dont le regard possédait une magnifique variété d'expression et qui paraissaient doublés d'une âme. Tantôt clair et pénétrant à étonner, tantôt d'une douceur céleste, ce regard devenait terne, sans couleur pour ainsi dire, dans les moments où il se livrait à ses contemplations. Son œil ressemblait alors à une vitre d'où le soleil se serait retiré soudain après l'avoir illuminée. Il en

¹ Louis Brandin, *Préface à Une étude en rouge*, Paris, Delagrave, 1904.

était de sa force et de son organe comme de son regard : même mobilité, mêmes caprices. »

Et voici Balthazar Claes (*La Recherche de l'Absolu*) :

« Sa peau se collait sur ses os, comme si quelque feu secret l'eût incessamment desséchée ; puis, par moments, quand il regardait dans l'espace comme pour y trouver la réalisation de ses espérances, on eût dit qu'il jetait par ses narines la flamme qui dévorait son âme. Les sentiments profonds qui animent les grands hommes respiraient dans ce pâle visage fortement sillonné de rides, sur ce front plissé, comme celui d'un vieux roi plein de soucis, mais surtout dans ces yeux étincelants dont le feu semblait également accru par la chasteté que donne la tyrannie des idées, et par le foyer intérieur d'une vaste intelligence. Les yeux profondément enfoncés dans leurs orbites paraissaient avoir été cernés uniquement par les veilles et par les terribles réactions d'un espoir toujours déçu, toujours renaissant. »

Avec un génie créatif tout romantique, Balzac ne nous donne-t-il pas un magistral "corrigé" des scènes d'apparition de Sherlock Holmes ?

Poussant ma quête plus loin encore, je trouvai, dans des œuvres parfois mal connues, voire quasiment oubliées de nos plus grands écrivains, les sources d'une foule de motifs, d'intrigues, d'expressions qui nous reviennent aujourd'hui sous sa signature, à la grande admiration des journalistes et des sots, qui gobent béatement tout ce qui vient d'outre-Manche sous le cachet de la nouveauté. A vrai dire, Albion est coutumière du fait : il suffit d'examiner les richesses de notre belle langue française, pour constater que des mots aussi délicieusement "british" que "sport" ou "budget" ne sont autres que des substantifs qui appartenaient à notre terroir linguistique, et qui nous reviennent anglicisés : sport dérive d' "esport", qui signifiait "exercice" jadis, et le "budget" n'est que la déformation de "bougette", petite

bourse chère à nos ancêtres moyenâgeux. Et quand notre triste jeunesse, qui se croit avide de nouveautés, se livre aux délices du "flirt", elle ignore qu'elle entretient une tradition bien française : celle de "conter fleurette" aux demoiselles... et dans laquelle, n'en déplaise aux mondains britannisés, leurs ancêtres tant vilipendés étaient passés maîtres, depuis le temps des troubadours...

Il ne suffit pas aux Anglo-Saxons de nous prendre nos mots, ils entendent encore nous les revendre, au prix fort, comme s'ils ne nous appartenaient pas de tout temps !

Conan Doyle cependant, suprême fourberie ou inconscient aveu, fait de Holmes un quasi-Français. Son héros parle couramment notre langue, il descend - par les femmes - de la noble lignée des Vernet, ces fleurons de la peinture française. Il cite la correspondance de Flaubert (dans *La Ligue des rouquins*, et non sans commettre un solécisme¹ !). Il aurait été décoré de la Légion d'Honneur vers 1894 pour services rendus à propos de "l'Assassin du Boulevard"... à qui il donne malignement le nom d'un de nos plus inspirés critiques².

Il dénigre orgueilleusement Dupin, Bertillon et Gaboriau, il fait traduire ses œuvres en français par Le Villard, alors que c'est lui qui doit tout aux méthodes de la police française.

¹ "L'homme c'est rien, - l'œuvre c'est tout"...

² Jules Huret. Ajoutons en passant que l'obtention de l'honorifique ruban n'était pas particulièrement difficile en ces années de décadence républicaine. En plein scandale de Panama, il suffisait d'avoir graissé la patte à Wilson, le gendre du pauvre Jules Grévy !

(N.d.E.) D'Hoursac commet ici une grave erreur chronologique : Réélu en 1885, Jules Grévy démissionna dès 1887 à la suite du scandale des décorations, où trempa son gendre Wilson. Or ce fut Sadi Carnot qui signa le décret de nomination de Sherlock Holmes en avril 1894, un mois avant son assassinat.

Encore un effort, Mister Doyle ! Achevez ce bon mouvement ! *Reddite Caesari quod est Caesari*. Avouez-le donc ! Votre héros, dans ce qu'il a de plus estimable, est de pure race française. Et votre œuvre n'est qu'un gigantesque tissu d'emprunts aux sources les plus pures d'un patrimoine qui vous est étranger !

Mais commençons par le commencement. Livrons-nous, en liminaire, aux délices de ce qu'on appelle Outre-Rhin la *Quellenforschung*, la recherche des sources, fondement de toute démarche sérieuse, quoi qu'en dise une critique littéraire moderniste.

Doyle fait dire à Sherlock : « *Je suis perdu sans mon Boswell.* » (*Un scandale en Bohême*), ce qui indique assez la référence, le modèle : la *Vie de Ben Johnson*. Sans doute... Œuvre mal connue en France, œuvre - à vrai dire - assez étrangère au génie de notre race, mais que les thuriféraires de l'anglophilie ne cessent de tympaniser ...

La formule de la *Vie de Ben Johnson* est bien connue : une autobiographie sert de cadre à une biographie. L'autobiographe, personnage secondaire, a bien connu l'homme célèbre dont il donne la biographie. Et l'on voudrait nous faire croire que le naïf et méticuleux Boswell a inventé le genre ! Allons donc ! C'est ne rien connaître aux sources vraies de notre civilisation - sources que Messieurs Gide et Schwob ont de bonnes raisons de feindre d'ignorer...

Car l'origine de cette forme littéraire, c'est bel et bien de ce côté-ci de la Manche qu'il faut la chercher. Sans remonter à la *Vie d'Agricola* de Tacite, que lisons-nous dans le prologue de la *Vie de Charles le Grand* d'Eginhard¹ ?

¹ Voir J. Cahours, *Petit lexique pour l'étude de la "Vita Karoli" d'Eginhard*, à
suite page suivante ...

« *Vitam et conversationem et ex parte non modica res gestas domini et nutritoris mei Karoli (...) scribere animus tulit... »*

« *... ab hujusmodi scriptione non existimavi temperandum, quando mihi conscius eram nullum ea veracius quam me scribere posse, quibus ipse interfui, quaeque praesens oculata, ut dicunt, fide cognovi et, utrum ab alio scriberentur necne, liquido scire non potui. »*

Ce sont les termes mêmes du Dr Watson, présentant son projet dans *Une étude en rouge*...

Je n'ai pas l'âme d'un vengeur, ni celle d'un procureur. Que le lecteur décide de la peine à infliger à Mister Doyle... Je ne ferai pas de plaidoyer pour défendre notre patrimoine. Il se défend assez bien lui-même. Qu'on lise les textes qui suivent comme les pièces d'un dossier patiemment collectées par les soins d'un vieux juge d'instruction, éloigné de toute prévention, et qui ne connaît plus d'autre passion que celle de la vérité. Les résultats de mes recherches vont peut-être attrister plus d'un lecteur naïf, sincèrement séduit par les illusoires attraits des trouvailles du "Déflective", mais comme le disait, je crois, Francis Bacon : « *Je peux découvrir des faits, mais je ne peux pas les modifier* »¹.

Je n'oublierai jamais ce que m'écrivait en janvier 1914 (avec quelle prescience !), quelques mois avant sa mort, mon ami Paul Déroulède :

... suite de la note précédente
paraître aux éditions de la Pensée latine.

(N.d.E.) Cette note est comme un aveu de paternité pour qui n'aurait pas saisi l'anagramme Cahours / Hoursac.

¹ (N.d.E.) Nous n'avons pas trouvé la source de cette citation, faite de mémoire par F. d'Hoursac. Peut-être un lecteur plus savant que nous saura-t-il identifier l'origine de cette belle maxime de rigueur scientifique.

« Je connais beaucoup de bons français qui se demandent tous les matins en prenant leur chocolat si l'empereur Guillaume ne va pas donner l'ordre de mobilisation et lancer ses uhlands sur Nancy. S'il faut à l'évidence garder les deux yeux grands ouverts droits vers l'est, il ne faut pas oublier pour autant d'en jeter un parfois au delà de la Manche. »

Si l'heure n'est plus à crier "A bas Chamberlain !", il est temps néanmoins de mettre fin à un mythe tenace : celui de la suprématie de la littérature anglaise sur celle de nos gloires littéraires nationales. »

Laval, 30 août 1927



« Ce dernier, tout occupé d'affaires, portant des lunettes à branches d'or et favoris rouges sur cravate blanche, n'entendait rien aux délicatesses de l'esprit, quoiqu'il affectât un genre raide et anglais qui avait ébloui le clerc dans les premiers temps. »

Gustave Flaubert, *Madame Bovary*



ICI donc, en guise de propédeutique, deux textes que, dans une perspective chronologique, on pourrait qualifier de "préhistoriques", et qui contiennent déjà tous les ingrédients du genre policier - sauf le crime -, mais avec la grâce et l'esprit français en supplément.

Puis nous verrons, dans les chapitres qui suivent combien cet esprit et cette grâce français ont été pillés, avilis, ternis pour faire la profitable soupe du littéraire picte ; piteux eût davantage convenu !

Montesquieu disait des Anglais que « Selon eux, il n'y a qu'un lien qui puisse attacher les hommes, qui est celui de la gratitude »¹. Monsieur Doyle ne serait-il donc point anglais qui fait moisson, et d'idées, et de style dans notre cher patrimoine ? Car vous l'allez voir dans les pages qui suivent, combien Sir Arthur doit aux Lettres françaises !

¹ Montesquieu, Lettres Persannes, lettre CIV.

BEAUMARCHAIS

GAITE FAITE A LONDRES

ADRESSEE A L'EDITEUR DE LA CHRONIQUE DU MATIN

6 mai 1776.

Monsieur l'Editeur,

Je suis un étranger, Français, plein d'honneur. Si ce n'est pas vous apprendre absolument qui je suis, c'est au moins vous dire en plus d'un sens qui je ne suis pas ; et, par le temps qui court, cela n'est pas tout à fait inutile à Londres.

Avant-hier au Panthéon, après le concert et pendant qu'on dansait, j'ai trouvé sous mes pieds un manteau de femme, de taffetas noir, doublé de même et bordé de dentelle. J'ignore à qui ce manteau appartient ; je n'ai jamais vu, pas même au Panthéon, la personne qui le portait, et toutes mes recherches depuis n'ont pu rien m'apprendre qui fût relatif à elle.

Je vous prie donc, monsieur l'Editeur, d'annoncer dans votre feuille ce manteau trouvé, pour qu'il soit rendu fidèlement à celle qui le réclamera.

Mais afin qu'il n'y ait point d'erreur à cet égard, j'ai l'honneur de vous prévenir que la personne qui l'a perdu, était ce jour-là, coiffée en plumes couleur de rose ; je crois même qu'elle avait des pendeloques de brillants aux oreilles ; mais je n'en suis pas aussi certain que du reste. Elle est grande, bien faite ; sa chevelure est d'un blond argenté ; son teint éclatant de blancheur ; elle a le cou fin et dégagé ; la taille élancée, et le plus joli pied du monde. J'ai même remarqué qu'elle est fort jeune, assez vive et distraite ; qu'elle marche légèrement, et qu'elle a surtout un goût décidé pour la danse.

Si vous me demandez, monsieur l'Editeur, pourquoi, l'ayant si bien remarquée, je ne lui ai pas remis sur-le-champ son manteau, j'aurai l'honneur de vous répéter ce que j'ai dit plus haut : que je n'ai jamais vu cette personne ; que je ne connais ni ses yeux, ni ses traits, ni son maintien, et ne sais ni qui elle est, ni quelle figure elle porte.

Mais si vous vous obstinez à vouloir apprendre comment, ne l'ayant point vue, je puis vous la désigner aussi bien, à mon tour, je m'étonnerai qu'un observateur aussi exact ne sache pas que l'examen seul d'un manteau de femme suffit pour donner d'elle toutes les notions qui la font reconnaître.

Mais, sans me targuer ici d'un mérite, qui n'en est plus un depuis que feu Zadig, de gentille mémoire, en a donné le procédé, supposez donc, monsieur l'Editeur, qu'en examinant ce manteau, j'ai trouvé dans le coqueluchon quelques cheveux d'un très-beau blond, attachés à l'étoffe, ainsi que de légers brins de plumes roses échappés de la coiffure ; vous sentez qu'il n'a pas fallu un grand effort de génie pour en conclure que le panache et la chevelure de cette blonde doivent être en tout semblables aux échantillons qui s'en étaient détachés. Vous sentez cela parfaitement.

Et comme une pareille chevelure ne germa jamais sur un front rembruni, sur une peau équivoque en blancheur, l'analogie vous eût appris, comme à moi, que cette belle aux cheveux argentés doit avoir le teint éblouissant, ce qu'aucun observateur ne peut nous disputer sans déshonorer son jugement.

C'est ainsi qu'une légère éraflure au taffetas, dans les deux parties latérales du coqueluchon intérieur (ce qui ne peut venir que du frottement répété de deux petits corps durs en mouvement), m'a démontré, non qu'elle avait ce jour-là des pendeloques aux oreilles, aussi ne l'ai-je pas assuré, mais qu'elle en porte ordinairement, quoiqu'il soit peu probable, entre vous et moi, qu'elle eût négligé cette parure un jour de conquête ou de grande assemblée, c'est tout un ; si je raisonne mal, monsieur l'Editeur, ne m'épargnez pas, je vous prie : rigueur n'est pas injustice.

Le reste va sans dire. On voit bien qu'il m'a suffi d'examiner le ruban qui attache au cou ce manteau, et de nouer ce ruban juste à l'endroit déjà fripé par l'usage ordinaire, pour reconnaître que l'espace embrassé par ce nœud étant peu considérable, le cou enfermé journellement dans cet espace est très fin et dégagé. Point de difficulté là-dessus.

Mesurant ensuite avec attention l'éloignement qui se trouve entre le haut de ce manteau, par derrière, et les plis ou froissement horizontal formé vers le bas de la taille par l'effort du manteau, quand la personne le serre à la française pour animer sa stature, et qu'elle fait froncer toute la partie supérieure aux hanches, pendant que l'inférieure, garnie de dentelle, tombe et flotte avec mollesse sur une croupe arrondie et fortement prononcée, il n'y a pas un seul amateur

qui n'eût décidé, comme je l'ai fait, que le buste étant très élancé, la personne est grande et bien faite. Cela parle tout seul, on voit le nu sous la draperie.

Supposez encore, monsieur l'Editeur, qu'en examinant le corps du manteau, vous eussiez trouvé sur le taffetas noir l'impression d'un très joli petit soulier, marqué en gris de poussière, n'auriez-vous pas réfléchi que si quelque autre femme eût marché sur le manteau depuis sa chute, elle m'eût certainement privé du plaisir de le ramasser ? alors il ne vous eût plus été possible de douter que cette impression ne vînt du joli soulier de la personne même qui avait perdu le manteau. Donc, auriez-vous dit, si son soulier est très petit, son joli pied l'est bien davantage. Il n'y a nul mérite à moi de l'avoir reconnu ; le moindre observateur, un enfant trouverait ces choses-là.

Mais cette impression, faite en passant, et sans même avoir été sentie, annonce, outre une extrême vivacité de marche, une forte préoccupation d'esprit, dont les personnes graves, froides ou âgées sont peu susceptibles ; d'où j'ai conclu très simplement que ma charmante blonde est dans la fleur de l'âge, bien vive et distraite en proportion. N'eussiez-vous pas pensé de même, monsieur l'Editeur ? je vous le demande, et ne veux point abonder dans mon sens.

Enfin, réfléchissant que la place où j'ai trouvé son manteau, conduisait à l'endroit où la danse commençait à s'échauffer, j'ai jugé que cette personne aimait beaucoup cet amusement, puisque cet attrait seul avait pu lui faire oublier son manteau qu'elle foulait aux pieds. Il n'y avait pas moyen, je crois, de conclure autrement ; et quoique Français, je m'en rapporte à tous les honnêtes gens d'Angleterre.

Et quand je me suis appelé le lendemain que, dans une place où il passait autant de monde, j'avais ramassé librement ce manteau (ce qui prouve assez qu'il tombait à l'instant même), sans que j'eusse pu découvrir celle qui venait de le perdre (ce qui dénote aussi qu'elle était déjà bien loin), je me suis dit : Assurément cette jeune personne est la plus alerte beauté d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande ; et si je n'y joins pas l'Amérique, c'est que depuis quelque temps on est devenu diablement alerte dans ce pays-là.

En poussant plus loin mes recherches, peut-être aurais-je appris dans son manteau quelle est sa noblesse et sa qualité ; mais quand on a reconnu d'une femme qu'elle est jeune et belle, ne sait-on pas d'elle à peu près tout ce qu'on veut en savoir ? Du moins en usait-on ainsi de mon temps dans quelques bonnes villes de France, et même dans quelques villages, comme Marly, Versailles, etc.

Ne soyez donc plus surpris, monsieur l'Editeur, qu'un Français, qui toute sa vie a fait une étude philosophique et particulière du beau sexe, ait découvert, au seul aspect du manteau d'une dame, et sans l'avoir jamais vue, que la belle blonde aux plumes roses qui l'a perdu, joint à tout l'éclat de Vénus le cou dégagé des Nymphes, la taille des Grâces et la jeunesse d'Hébé ; qu'elle est vive, distraite, et qu'elle aime à danser au point d'oublier tout pour y courir, sur le petit pied de Cendrillon, avec toute la légèreté d'Atalante.

Et soyez encore moins étonné, si, rempli toute la nuit des sentimens que tant de grâces n'ont pu manquer de m'inspirer, je lui ai fait à mon réveil ces petits vers innocens auxquels son manteau, votre feuille et vos bontés, monsieur l'Editeur, serviront de passeport.

O vous que je n'ai jamais vue,
Que je ne connais point du tout,
Mais que je crois, par avant-goût
D'attraits abondamment pourvue !
Hier, quand vous vous échappiez
Parmi tant de belles en armes,
Je sentis tomber à mes pieds
Le manteau qui couvrait vos charmes.
A l'instant cet espoir secret
Qui nous saisit et nous chatouille
Quand nous tenons un bel objet,
Me fit mieux sentir le regret
De n'en tenir que la dépouille.
Je voudrais vous la reporter ;
Mais examinons s'il est sage
A moi de m'en laisser tenter.
Si l'amour me guette au passage,
Le sort ne m'aura donc jeté
Dans un pays de liberté
Que pour y trouver l'esclavage ?
Peut-être aussi, pour mon malheur,
Un époux, un amant, que sais-je ?
A-t-il déjà le privilège
De sentir battre votre cœur ;
Et pour prix de ma fantaisie,
Loin que le charme de vous voir
Fit naître en moi le moindre espoir,
J'expirerais de jalousie.
Il vaut donc mieux, belle inconnue,
Ne pas chercher dans votre vue
Le hasard d'un tourment nouveau.

A votre amant soyez fidèle ;
Mais plus son sort me paraît beau
Plus je vous crois sensible et belle,
Moins je veux garder le manteau.

En rendant ce manteau-là, permettez, monsieur l'Editeur, que je m'enveloppe dans le mien, et ne signe ici que

L'AMATEUR FRANÇAIS.

in Beaumarchais, *œuvres*, Paris, Mé-
nard et Desenne, 1828, tome I, p. 87
à 96.



ANONYME ("EUGÈNE P.")

PARAPLUIE TROUVÉ

Le Nain couleur de rose

5 décembre 1815

Dans *Le Petit bleu* du 5 janvier 1912, Guillaume Apollinaire, qui n'était encore connu que comme fantaisiste érudit et critique d'art moderniste, émettait une juste appréciation de Sherlock Holmes : « *le plus froid des détectives romanesques* ». Il signalait ensuite que l'on « *trouve déjà, en 1815, les secrets et procédés de Sherlock Holmes dans un aimable badinage écrit sous forme de lettre par un Français qui n'a point fait connaître son nom tout entier.* »

Et il cite le texte que nous reproduisons ci-dessous. Nous y voyons quasiment un pastiche de Beaumarchais, qui lui-même appliquait les procédés qui avaient fait rire les lecteurs de *Zadig* quelques décennies plus tôt... C'est dire qu'il n'y avait pas à chercher loin pour découvrir les secrets et procédés de Sherlock Holmes !

Monsieur le Nain,

Quoique l'objet de ma lettre soit du ressort des *Petites Affiches*, j'ai pensé que vous ne refuseriez pas de lui donner place dans votre journal. Je vous prie donc d'annoncer que j'ai trouvé avant-hier au soir le parapluie-canne couleur de rose que je fais déposer entre vos mains.

J'ignore parfaitement à qui appartient l'objet perdu, mais je crois pouvoir assurer que son propriétaire est un homme d'environ quarante ans, fort amoureux de sa personne, et grand amateur de modes et de musique. Sans avoir jamais vu ce monsieur, dont je ne sais même pas le nom, je vous dirai qu'il porte

une perruque blonde, que son teint est frais ; qu'il lui manque, du côté gauche, la dent qui précède celle qu'on nomme canine, et que sa taille est d'un peu plus de cinq pieds quatre pouces. Cet inconnu est vêtu assez ordinairement d'un habit bleu barbeau ; il portait, le jour où j'ai trouvé son parapluie, une culotte et des bas de soie noirs.

Si vous doutez un moment que je puisse ainsi dépeindre un individu dont on ne m'a jamais parlé, et que je n'ai vu de ma vie, l'inspection de l'objet perdu vous convaincra de l'exactitude de tout ce que j'avance : quelques cheveux blonds que j'ai trouvés sur le parapluie au moment où l'on venait de le perdre (car il était dans un lieu très évident) m'ont appris que la personne porte une perruque blonde ; la qualité des cheveux atteste qu'ils tenaient à une perruque ; j'en ai conclu que cette personne est d'un certain âge : la dent qui lui manque vient à l'appui de ce jugement. Tout le monde sait que l'impression de l'air et le contact de l'eau produisent sur les étoffes de soie un effet différent à celui qui résulte d'une vive chaleur ; l'étoffe du parapluie étant évidemment roussie par les rayons du soleil, il est clair que ce monsieur craint le hâle, et qu'il veut ménager la fraîcheur de son teint. Pour déterminer quelle est à peu près sa taille, j'ai ouvert le parapluie ; j'ai vu en le portant à ma hauteur, que la trace laissée sur le bois, par l'humidité et la chaleur de la main, était au-dessous de l'endroit où j'avais porté naturellement la mienne ; me servant ensuite du parapluie fermé comme d'une canne, et trouvant qu'il dépassait un peu ma hauteur d'appui, j'ai facilement calculé que l'inconnu avait environ trois pouces de plus que moi : ma taille est de cinq pieds un pouce. Quant à son costume, une légère couche bleuâtre traversant la partie inférieure du parapluie où la pression se fait sentir dès qu'on le prend sous le bras, indique, ce me semble, la couleur de l'habit qu'il porte le plus fréquemment. Pour le reste du costume, de petits brins de soie noire nouvellement appliqués par le frottement sur l'étoffe rose, tandis que la personne assise tenait le parapluie entre ses jambes, ne laissaient pas douter que ce jour-là elle avait des bas de soie noirs ; il y a donc à parier que la culotte était de soie, et surtout de la même couleur. Cette mise soignée, la perruque blonde, et jusqu'à la couleur de l'objet perdu prouvent assez que l'inconnu est un élégant suranné, par conséquent un ami zélé des modes.

Si vous désirez savoir enfin comment j'ai deviné qu'il aime la musique et qu'il lui manque une dent, examinez soigneusement le bec crochu qui sert de pomme à la canne du parapluie : vous reconnaîtrez sur l'ébène l'impression bien marquée de sept dents ; les trous formés par les deux canines sont un peu

plus profonds que les autres, et vous remarquerez qu'après de l'incision faite par la canine gauche, il reste l'espace d'une dent sans nulle empreinte jusqu'à la dent voisine. Cette pression des dents sur la pomme d'un parapluie dénote bien l'attitude d'un homme qui, étant assis et s'appuyant sur sa canne, écoute avec attention, même avec intérêt, et vous déciderez comme moi que l'inconnu est grand amateur de musique, quand vous saurez que j'ai trouvé son parapluie dans l'un des corridors du théâtre de Mme Catalani.

J'ai l'honneur, etc.

Eugène P.



I

LA RENCONTRE DIDEROT & RABELAIS

« *Je suis saturé de vie anglaise.* »

J.-K. Huysmans, *A rebours*



PRÈS avoir produit ces pièces préliminaires, déjà accablantes, passons à la véritable instruction de notre procès. La scène de la première rencontre entre le narrateur et son héros est célèbre : Sherlock Holmes a été décrit évasivement à Watson, par un tiers, comme un personnage étrange. Le lecteur attend impatiemment de voir en face ce curieux individu : le procédé est classique, voire banal (que l'on songe à *Tartuffe* !), et il n'est pas déçu... La phrase « *Vous avez été en Afghanistan, à ce que je vois ?* » est devenue tellement célèbre qu'elle est en passe de détrôner, chez les beaux esprits anglophiles, les ridicules "all right", "That is the question" et autres "Time is money" qui émaillent leurs insipides conversations !

Et pourtant, voici un texte classique peu connu, mais qui n'a pas échappé à Conan Doyle. Il s'agit d'une "satyre" de Diderot¹, où le sagace lecteur ne pourra manquer de trouver quelques similitudes... pour le moins !

¹ Elle n'est pas mentionnée dans la grande édition Assézat-Tourneux de Diderot, mais elle est loin d'être complète. Elle figure cependant dans l'édition Feuchtraum, Leipzig, 1892-98, t. XIV.

DENIS DIDEROT

SATYRE TROISIÈME¹
OU
LE COUSIN DE VERNET²

Moi. Eh bien ! N'en parlons plus.

Lui. N'en parlons plus... puisque vous prenez si vite la mouche. Adieu donc, monsieur le philosophe vexé...

Moi. Je vous souhaite le bonjour, et je passe mon chemin, monsieur. Je m'en vais voir Philidor jouer aux échecs au Café de la Régence, et vous irez où vous voudrez, au diable ou aux catins³.

Lui. Quoi ? Vous ne me donnerez aucune raison ?

Moi. Eh non, Pardieu. Il me semble d'ailleurs que ce n'est point à moi qu'il appartient de rendre des raisons.

¹ On sait que Diderot, après avoir écrit un brouillon intitulé *Satyre Première* (le Y est conforme à l'orthographe contemporaine), donna le titre de "*Satyre Seconde*" au texte qui deviendra *Le Neveu de Rameau*. Il s'ensuit que le titre du manuscrit que nous éditons peut lui être attribué sans risque d'erreur.

² Sans doute le peintre Carle Vernet (1758-1835), fils du célèbre Claude-Joseph Vernet (1714-1789), paysagiste (ses Ports sont bien connus) que Diderot appréciait vivement (voir ses *Salon*). On ignorait qu'il eût un cousin. Le personnage est peut-être une invention littéraire, forgée en hommage au "neveu" ?

³ Parmi les attraites qui faisaient la renommée du Palais-Royal, il n'y avait pas que les Cafés des Nouvellistes et des amateurs d'échecs.

Lui. Des raisons ? Voyez-moi ce Diogène s'indigner vertueusement pour des vécilles ! Vous faites une tête longue d'une aune, sur quelques propos badins que je vous tins, qui eurent le malheur de vous indisposer à mon corps défendant, et vous entendez vous échapper sans vous expliquer.

Moi. Bon. Mon ami, allons nous asseoir sur ce banc de l'Allée d'Argenson, la saison est encore douce, l'heure du souper est loin, et *otiosi sumus*...

Lui. Reprenons notre conversation. Nous en étions restés au moment où je vous disais que vous reveniez...

Moi. ... Que je revenais de Langres. Et de fait, j'en suis rentré hier au soir, moulu et rompu par cette diable de route mal empierrée. Je me mis au lit sans tarder, pour n'en sortir que ce midi, comme vous me voyez, un peu reposé, mais encore bien courbaturé, à peine rasé, et habillé de la veille pour le lendemain. Je me suis souvenu soudain que j'avais promis à Lebreton¹ que je passerais...

Lui. Mais pourquoi diable vous sentez-vous obligé de me raconter tout cela ? Vous me parlez comme si j'étais un exempt du Châtelet. Occupez vos journées comme vous l'entendez, Monsieur le Philosophe, et peu m'importe qui vous allez voir ou ne pas voir. Pour ma part, je vous ne vous ai dit qu'une chose : vous revenez...

Moi. De Langres, oui. Laissez-moi donc penser.

Lui. Penser ! Vous bavardez, l'ami. Mais appelez cela penser si vous voulez.

Moi. Epargnez-moi vos sarcasmes. Je sors donc à midi. Je me rends chez Lebreton. Il n'y est pas. Je rentre en passant par le Palais-Royal. L'agrément de cette belle journée d'automne m'invite à flâner. Tout à mon observation des curieuses allées et venues de mes contemporains, je ne parle à personne...

Lui. Ce qui ne vous arrive pas souvent...

Moi. Ne m'interrompez pas. Puisqu'on me dit bavard, je vous infligerai le flot de paroles que j'ai gardées en mon for intérieur pendant toute l'après-dînée... Et de fait, je ne parlai à personne de mon voyage. Non qu'il fût en quelque manière secret : je suis allé voir le notaire de Langres. Le partage de l'héritage de feu mon père fait quelques difficultés.

¹ Editeur de l'*Encyclopédie*.

Lui. Pour le coup, vous me voyez désolé et croyez bien que je compatis à votre deuil. J'ignorais que votre père fût décédé, mais je savais que vous aviez été à Langres.

Moi. Mais je n'ai parlé précédemment de ce voyage qu'à de rares amis auxquels je ne saurais reprocher cette petite indiscretion. Mais avouez donc que Dalember ou Grimm...

Lui. Ni l'un ni l'autre.

Moi. Vous recommencez. Adieu, Vernet, mes amitiés à votre cousin. A-t-il achevé sa *Vue du port de Nantes* ?

Lui. Je l'ai déduit.

Moi. Dédit ?

Lui. J'ai déduit votre voyage et sa destination en faisant ce que vous, philosophes, devriez faire plus souvent : en vous observant, et en tirant les simples conclusions qui s'imposent de ce que je remarquai. Vous vous appuyez pesamment sur votre canne, vous marchez plié en avant. Vous avez donc mal aux reins. A votre âge, ce ne sont plus les ébats dans le lit de quelque Laïs qui peuvent vous avoir ainsi rompu le dos.

Moi. Eh ! Qu'en savez-vous ? Je ne vous permets pas...

Lui. Passons. Il revient donc de voyage, me suis-je dit. Un voyage qui ne saurait avoir été que long et ennuyeux, ce qui exclut un séjour de plaisir dans quelque Folie de la Vallée de Chevreuse où vous auriez pu être invité...

Moi. Viendrez-vous bientôt au fait, plat discoureur ?

Lui. M'y voici. Vous avez de la boue sur vos chausses.

Moi. Et il n'a pas plu.

Lui. Et la boue est sèche, et même craquelée. Vous avez marché dans la boue, il y a quelques jours de cela, et elle a eu le temps de sécher.

Moi. Et alors ? J'aurais pu me crotter ici-même.

Lui. Vous vous seriez changé. Vous étiez en province, me dis-je, et pour un voyage qui n'était pas d'agrément.

Moi. Et si j'étais allé en Touraine, ou en Normandie, rendre visite au bon Croismare¹ ?

Lui. La boue est blanche...

Les conjectures de Vernet sont lentes, mais il les joue supérieurement. Il allait et venait devant le banc où j'étais assis, prit le temps de tirer sa tabatière, y plongea ses doigts, pendant qu'autour de nous les passants se regroupaient. Ils riaient de le voir se rengorger, prenant le ton d'un médecin discourant devant un cercle d'étudiants. Et, ma foi, je fis chorus à mes dépens.

Lui. C'est de la craie. Vous êtes allé en Champagne... Quelles villes champenoises auraient pu vous attirer pour affaires ? Troyes ? Langres ? Ce ne pouvait être que Langres.

Moi. Facile déduction ! J'en suis originaire !

Lui. Je l'ignorais. Mais votre tempérament, excusez-moi, Monsieur le Philosophe, est celui du Langrois : une vraie girouette soumise à tous les vents de la pensée. Et voilà pourquoi je vous dis tout à l'heure, en vous rencontrant :

« Vous avez été à Langres, à ce que je vois. »

Et c'est alors que vous vous vexâtes.

Moi. Je me rends. Je vous avouerai même avoir un jour défini de cette manière le caractère des Langrois².

Je le pris par le bras, pour l'éloigner du cercle de rieurs que nous avions rassemblé autour de nous, et nous fîmes quelques pas ensemble.

Moi. Savez-vous que vous m'intéressez ? Considérez un instant, d'un œil philosophique, la suite des conjectures auxquelles vous vous êtes livré. Je pense depuis longtemps que la vie est une longue chaîne dont chaque anneau donne le sens. Un esprit exercé, comme le vôtre, à remonter des effets aux causes, pourrait, d'une goutte d'eau, inférer la possibilité d'un océan Atlantique, sans même en connaître l'existence... Par l'observation de petits riens, celui qui connaîtrait vos méthodes pourrait les appliquer à l'histoire naturelle, à la

¹ Le marquis de Croismare, ami de Diderot, se retira sur ses terres de Normandie en 1759. C'est pour le faire revenir à Paris que Diderot et ses amis imaginèrent la mystification qui devint le roman *La Religieuse*.

² Lettre à Sophie Volland du 11 août 1759.

connaissance de l'homme, que sais-je ? A l'identification des malfaiteurs. Prenez par exemple...

Lui. Adieu, adieu, monsieur le philosophe. Je suis pressé. Riez plutôt de bon cœur de cette petite leçon d'observation. Je vous laisse, je m'en vais à une réunion de famille. Mon frère vient présenter sa fiancée à mon père, une jeune anglaise fraîche comme une rose, dit-on.



La belle affaire ! dira le lecteur. Un procédé littéraire, par son universalité même, a pu s'imposer à deux auteurs sans qu'il faille nécessairement parler de plagiat. Et pourtant, on ne peut que s'étonner que Mister Doyle ait précisément choisi Vernet pour ancêtre de son Sherlock. L'accumulation de coïncidences est pour le moins troublante.

Plus troublante encore est la comparaison de la fameuse rencontre de Holmes et de son acolyte Watson avec le passage suivant, tiré du Pantagruel de Rabelais, source évidente de la satire de Diderot.

Mais s'il faut rendre justice à Conan Doyle, tirons notre chapeau sur la connaissance qu'il a de notre littérature.

FRANÇOIS RABELAIS

PANTAGRUEL¹

COMMENT PANTAGRUEL TROUVA PANURGE, LEQUEL IL AIMA TOUTE SA VIE

Pantagruel étudiait fort bien comme assez entendez et profitait de même, car il avait l'entendement à double rebraz et capacité de mémoire à la mesure de douze oyres et botes d'olif. Un jour se pourmenant en la Cité avec ses gens et aucuns écoliers, décida entrer en l'Hotel-Dieu, mû par désir et volonté ordinaires aux âmes bien nées, de faire quelque évangelicque dévotion et acte de charité envers les pauvres en ce lieu soignés. Lors se rendit en la Grand-Salle, et fut ému de pitié voyant les pauvres gens étendus et souffrants dans leurs lits ; retroussant ses manches, se mit aussitôt à les laver, curer, cureter et récurer, purger, bassiner, torcher, rincer, nettoyer, émonder, amender, panser, moucher, opérer, rogner, amputer, cautériser, appliquant belles maximes et sains préceptes hygiéniques tels qu'il appèrent *in Galen., Dioscorides, Cels. et al.*, tant et si bien qu'en une heure de temps qu'il opéra, accumula tel tas de bras, cheveux, ongles, mains, doigts, jambes, oreilles, nez, couilles, qu'il en débordoit des ruelles entre les lits et dévaloit escaliers jusqu'en la place, au grand étonnement des passants qui crioient « Plus n'en jetez ! La cour est pleine ». Lors cessa d'œuvrer, et se rendit en la salle de Chymie, voir s'il n'y avoit point celée ès armoires de remèdes quelque bonne fiole de claret, car il avoit grand soif. Vit alors venir à lui un homme beau de stature, avec nez en bec de corbin et fier regard aquilin, mais plus pitoyablement maigre que les gaules dont usent

¹ Ce passage figure dans la réimpression de la seconde édition originale du Pantagruel, donnée par Juste en 1534 (édition G2), et qui nous est conservée par l'unique exemplaire de Florence. Rappelons qu'elle diffère essentiellement de l'édition G (Dresde) par quelques hapax, ainsi que par deux paragraphes que Rabelais maintiendra dans les éditions suivantes.

cueilleurs de pommes du Perche. Il tenoit en ses mains un mortier dans lequel il écrasait de ses doigts marquetés de taches d'acides et de médications mercuriales, une mixture alchymique.

« Thou havest beene hunting in Grandville, as I percieve, Mi Lard (lui dit-il). »

- Par Saint Hiérôme, (patron des truchemans), quel langaige est-ce là (dit Eusthenes) ?

- C'est pure langue Cimérienne. Ainsi parlerions-nous du cul, s'il avoit plu à Dieu. »

Mais Pantagruel entendoit l'Anglois aussi bien que le Latin, le Grec, le Lanternois, le Chaldaïque, l'Hébreu et le Limousin.

« Ha ha ! Tu es gentil compagnon (dist-il). Voire mais, comment as-tu su que j'avois été chasser à Grandville, qui est port de Normandie, en lequel femmes jouent volontiers du serre-croupière ?

- By looking at your braguette, mi Lard, for it is as byg as coucourde of Cavaillon...

- J'entends bien, se me semble, car je suis fort couillu, mais pourquoy pas Avignon ou Montpellier ?

- Car à grand vit le chat ça court (respondit-il).

- C'est admirablement combyné, (dist Pantagruel) et par ma foy, je t'ay ja prins en amour si grand que tu ne bougeras jamais de ma compagnie, et toy et moy ferons pair d'amitié, telle que feut entre Encolpe et Giton. Mais prends garde, mon ami, que ta vivacité d'esprit ne te soit un élément que d'aucuns te reprochent.

- Cet élément taire, mon cher Seigneur, (dist le compagnon) sera à ce jour ma devise. »



II

LA MÉTHODE BALZAC, MOLIÈRE & MME DE SÉVIGNÉ

« *Nous ne sommes pas des Anglais, et nous préférons les jeunes filles aux vieilles toiles.* »

Théophile Gautier, *Souvenir de Pompéi*



ENONS-EN maintenant à la fameuse "méthode" de Sherlock Holmes. Nous en avons déjà traité en introduction : il est entendu que les inventeurs en sont Edgar Poe (Dupin) et Gaboriau (Lecoq), nul ne le conteste. Mais avant eux, nous trouvons Balzac : l'idée d'appliquer à la résolution des énigmes les méthodes d'investigation des sciences naturelles, de traiter l'humanité comme une espèce animale, voire un corps livré à l'investigation d'un médecin, c'est à lui qu'en revient légitimement l'honneur. Voici donc - choisi parmi une foule de pages qui eussent aussi bien fait l'affaire - et qui ont certainement inspiré Conan Doyle, un brouillon peu connu, mais hautement significatif, de notre romancier. En outre, nous avons découvert deux textes classiques de notre Grand Siècle, riches d'enseignements...



HONORÉ DE BALZAC

[UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE D'IDENTITÉ]

Nous proposons ce titre *cum grano salis*, car ce fragment de roman (Lov. A 221, f° 8 B) contient de toute évidence la source d'*Une affaire d'identité*. L'allusion à la prise de la Smalah d'Abd-el-Kader permet de dater le texte de la fin de 1843. C'est à ce moment que Balzac esquisse aussi *Le Programme d'une jeune veuve*, une *Scène de la vie privée* dont le héros, Robert de Sommervieux, se distingue sous les ordres du général Bugeaud. On ne peut que regretter que Balzac n'ait pas eu le temps de mener à bien ces deux projets, auxquels il eût sans conteste donné un éclat autrement plus brillant que le plat vaudeville dans lequel interviennent Sherlock et Watson !

Il est peu de rues qui offrent de plus profondes mines de réflexions au promeneur oisif qui s'interroge sur les changements si rapides qui affectent cette vallée de boue et de plâtras qui s'étend sur les deux rives de la Seine, que la Chaussée d'Antin. Cette rue, qui semble au premier regard toute consacrée à la vie proliférante des affaires, de la banque et du commerce, abrite néanmoins quelques esprits d'exception, voués à l'observation méditative de leurs semblables, et qui s'ouvrent à la fécondation spirituelle comme la fleur de l'ananas reçoit le pollen apporté par le bourdon doré.

Par une grise matinée de février 18**, le spectacle qu'offrait une forte femme, stationnée au pied d'un immeuble, le cou entouré d'une de ces écharpes de plumes artificielles que nos élégantes parisiennes appellent, par une

mystérieuse mais révélatrice intuition de langage, des boas, était de nature à intriguer les rares passants. Elle était coiffée d'un chapeau à large bords, piqué d'une grande plume rouge, qu'elle portait sur l'oreille, selon la mode qu'avait coquettement lancée la Princesse de Cadignan. Elle risquait des coups d'œil hésitants, énervés, vers les fenêtres du premier étage, au-dessus d'un rez-de-chaussée qui, par accident, n'abritait pas une de ces boutiques ou succursales de banque qui fleurissent dans le quartier, mais logeait Madame veuve d'Hudson. Comme l'indiquait une plaque de cuivre terni apposée à côté de la porte, Madame d'Hudson louait des "appartements meublés aux célibataires des deux sexes et autres"...

[Les deux pages suivantes résument la biographie de Madame d'Hudson, qui s'appelait en fait Dudson, ayant épousé un voyageur de commerce liégeois, et qui était née Héloïse Chapuzot, à Saumur, d'un ancien canonnier de la Grande Armée]

Un observateur initié au déchiffrement des signes que laissent sur nos vêtements les activités de la vie sociale aurait remarqué que ses gants de chevreau, avec les boutons desquels elle jouait nerveusement, étaient tachés d'encre. Ce fait, anodin en apparence, révélait qu'elle n'était pas une de ces oisives entretenues par la bonté intéressée d'un Rotschild, d'un Gobseck ou d'un Nucingen, mais qu'elle gagnait sa vie en faisant de la copie. Peut-être était-ce la modestie de son état qui la faisait hésiter à donner le coup de sonnette salvateur qui l'eût tirée de ses incertitudes. Sans doute ne voyait-elle pas que, derrière les rideaux de cretonne ternis par la fumée du tabac qui protégeaient les fenêtres du premier étage, deux regards l'observaient avec curiosité, en bavardant amicalement.

« J'ai déjà vu ce genre de symptômes », disait le plus grand des deux, un homme à la taille élancée, au nez en bec d'aigle, dont le regard perçant comme celui d'un faucon d'Uruguay, indiquait assez nettement qu'il était de la race des Cuvier, des Bianchon, des Lavater, des d'Arthez, un observateur-né.

« Oscillations sur le trottoir, cela signifie toujours affaire de cœur.

- Comment pouvez-vous affirmer une chose pareille, mon cher Olmay ? Vous n'êtes même pas sûr que cette femme vienne chez nous !" rétorqua son compagnon, un robuste célibataire, dont le teint hâlé et le boitillement prononcé révélaient l'ancien militaire, mais dont les mains aux ongles soignés, le front élevé et l'ample boîte crânienne indiquaient le savant. De fait, Jacques¹ Vade-son était médecin.

¹ rayé sur le manuscrit, remplacé par "Jean".

[Deux pages racontent la vie aventureuse de ce médecin militaire en congé. Il a été blessé lors de la prise de la Smalah d'Abd-El-Kader par une balle qui lui avait perforé la cuisse, puis ricoché sur l'omoplate.]

Vadeson se détacha de la fenêtre et se dirigea vers le fauteuil de ratine flambée, usé jusqu'à la corde, où il avait accoutumé de s'installer, près de la cheminée. Un profond soupir s'échappa de ses lèvres pendant qu'il ramassait l'exemplaire froissé du *Journal des Débats* qui traînait sur le sol, en jetant un regard circulaire sur la chambre de l'appartement qu'il partageait avec Olmay. Homme d'ordre, de mœurs régulières et d'opinions "juste milieu", le pittoresque désordre qui régnait autour de lui, bien qu'il eût inspiré le pinceau d'un Terboch ou la plume d'un Hoffmann, faisait son désespoir.

Le célibataire, à l'instar des gastéropodes auxquels bien des traits spécifiques le rattachent, selon les puissantes observations de nombreux savants, sécrète en quelque sorte une coquille *sui generis* autour de sa personne. Olmay n'échappait pas à la règle de l'espèce. Des fauteuils dépareillés entouraient une table bancale et poussiéreuse couverte de papiers et de livres au dos cassé. Un poignard planté dans la tablette de la cheminée fixait quelques lettres récentes dans le bois peint en marbre dont la couleur s'écaillait. Dans un coin, une paillasse aux carreaux tachés révélait l'étrange passe-temps d'Olmay : passionné de sciences exactes, il se livrait à des expériences de chimie, provoquant des émanations suffocantes qui faisaient gémir la bonne madame D'Hudson. Sur le mur, à côté d'un portrait du Général Bugeaud, souvenir du passé militaire de Vadeson, un N tracé à coup de pistolet indiquait sans conteste les opinions politiques du locataire des lieux.

Pourquoi cette femme hésitait-elle ainsi sur le trottoir, devant cette porte, oscillant d'avant en arrière et d'arrière en avant ? Pour répondre à cette question, il nous faut revenir un peu plus avant dans notre histoire, histoire dans laquelle le comique et le tragique se mêlent, composant un de ces drames si fréquents, mais ignorés des frivoles Parisiens.

MOLIÈRE

MONSIEUR DE LESTRADE, OU LA COMÉDIE POURPRE

Il reste bien peu de chose de la pièce de Molière *Monsieur de Lestrade, ou la Comédie Pourpre*. Ces quelques pages ne font pas partie du Recueil de 1682 ; elles ne sont citées par aucun contemporain, nous verrons pourquoi. Retrouvées par hasard dans un lot, à la Salle des Ventes de Limoges, elles n'ont jamais été étudiées.

Le premier fragment est le début de la scène III du premier acte. C'est une scène d'exposition, un peu lourde, comme souvent chez Molière. On y voit Haulmesse (sorte de génie de la déduction, et porte-parole de l'auteur) expliquer à un comparse sa méthode :

VASON :

Comment avez-vous vu ce que cachait sa mine ?

HAULMESSE :

Vu quoi ?

VASON :

Mais qu'il était sergent dans la marine.

HAULMESSE :

Il a fait imprimer une ancre sur sa main.

Ou je me trompe fort, ou c'est là d'un marin

Le divertissement. Quant à sa mine hautaine,

C'est celle d'un sergent...

[On peut placer à la fin de l'acte premier les deux vers suivants, où apparaissent les mêmes personnages. (Le manuscrit a été déchiré, et partiellement brûlé.)]

VASON :

Vous allez m'assurer que c'est élémentaire...

HAULMESSE :

Je ne dis rien de tel.

VASON :

Mais vous alliez le faire !

[La finesse psychologique de ce fragment (le personnage de Vason présente des éléments paranoïdes) nous permet d'assurer qu'il s'agissait là d'une œuvre majeure de Poquelin.

On peut la dater de 1667. Deux ans auparavant, deux pièces de Molière, Tartuffe et Dom Juan, avaient été interdites. Le Tartuffe devait être repris le 5 août ; mais en l'absence du roi, aux armées de Flandres, l'archevêque Hardouin de Péréfixe fait paraître une ordonnance interdisant de lire, entendre, représenter la pièce.

Molière écrit donc précipitamment cette "Comédie Pourpre", qui doit être donnée en automne. Il choisit là un milieu qu'il croit moins hostile que celui des dévots : la police.

Le rôle titre, Monsieur de Lestrade, est lieutenant de police ; le voici présenté par un exempt, Grèguesson :

(Acte II sc. 5 ?)]

GREGUESSON :

Ce faquin de Lestrade a l'esprit en dérive ;
J'admire qu'on l'écoute encor et qu'on le suive.
Sans aucun résultat, il va, il vient, il vire...

HAULMESSE :

"Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire",
Mais le voici...

[On remarque ici un collage de Boileau, commensal de Molière à Auteuil.

Comme dans le Tartuffe, Molière n'introduit son personnage principal que tardivement, pour créer un suspens.

L'action de la pièce pivote autour d'un crime, si l'on en croit cet autre lambeau :

Le mot allemand : RACHE, peint auprès du cadavre

Avec un doigt sanglant...

RACHE signifie vengeance. (Un érudit que j'ai consulté à ce sujet m'écrit de Brême que Molière aurait été conseillé pour ce passage par la Princesse Palatine. Mais celle-ci n'a épousé Monsieur qu'en 1671.)

L'élucidation de l'affaire oppose donc Haulmesse à Lestrade : intuition imaginative contre routine obtuse.]

LESTRADE:

Monsieur de Grèguesson, j'ai trouvé quelque chose.
Ne me fixez donc point avec cet œil morose !
Examinez plutôt ce mot qu'avec son sang
On traça sur ce mur : c'est fort intéressant.

GREGUESSON :

RACHE... Quel est ce mot ? Cela ne veut rien dire !

LESTRADE :

Quoi, jamais aucun dieu malin ne vous inspire ?

On a voulu tracer RACHEL expressément

Mais on fut dérangé. Il faut incontinent

Trouver d'une Rachel la retraite inconnue...

[Nous l'avons vu, Lestrade fait fausse route. Et le morceau suivant est, sans doute, une mise au point d'Haulmesse :]

HAULMESSE :

L'homme a plus de cinq pieds ; dans la force de l'âge ;

Ses pieds sont très petits, et quant à son visage,

Il est fort coloré. Ses ongles sont polis.

Il fume du tabac de Trichinopoli.

[Description du meurtrier ? Il est difficile de le décider. Restent deux fragments ; l'un met en scène une servante que Lestrade courtise :]

TOINETTE :

Ôtez donc votre main, Monsieur le Lieutenant,

Ces petits yeux chassieux ne me font point rêveuse ;

Et toute votre peau me laisse vertueuse.

Ça non, jamais je ne m'en laisserai conter !

Va donc, face de rat et laisse moi passer.

[Et ce vers unique, d'une étonnante modernité :]

Or quel est le motif, voilà où est le hic !

La pièce ne fut jamais représentée. Des extraits en ayant été communiqués à La Reynie, il fut assez habile pour faire interdire la pièce.

La Reynie avait été nommé Lieutenant de Police en mars de cette année. A tort ou à raison, il pensa que "Monsieur de Les-trade" était un pamphlet contre sa personne et sa charge, nouvellement créée.

Le roi étant de retour, Molière et sa troupe donnèrent à Versailles, en novembre, quatre pièces, dont l'*Attila* de Corneille, mais rien de lui.

Certes, Molière avait pensé adresser un placet au roi pendant sa campagne de Flandres : ce placet est entièrement conservé. Mais il semble à le lire que Molière se soit un peu découragé. En tout état de cause, le roi n'en a pas eu connaissance. Le voici :

« Sire,

D'abord que la toile fût levée, j'avais eu la pensée que la délicatesse d'âme de VOTRE MAJESTE me serait un secours et j'ai cru qu'ELLE aurait la bonté d'écarter les insultes et les mensonges des Messieurs qui me veulent digne des supplices les plus épouvantables. C'est une chose bien téméraire que de venir importuner un si grand Monarque, au milieu de si glorieuses conquêtes. Mais, SIRE, si la glorieuse approbation de VOTRE MAJESTE n'était une puissante protection pour mon ouvrage, après la cabale contre Tartuffe, je serais bien foutu, et baiser ton Royal Cul Catholique ne serait que péripétie et perte de temps. Aussi je reste, SIRE, avec tout le respect possible et le zèle imaginable, de VOTRE MAJESTE, le très lointain, rêveur et vague serviteur.

Molière »

LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ

LETTRES À MME DE GRIGNAN

JUIN ET JUILLET 1671

L’Affaire du pont de Thor n’est pas une des plus connues de celles que le détective eut à traiter. Pourtant, les "amateurs" y voient une des intrigues les plus surprenantes et les mieux venues du corpus. Nous en avons trouvé la source indiscutable, et qui décillera les yeux des plus convaincus !

Lettre numéro 1

A MADAME DE GRIGNAN

Aux Rochers, mercredi 24^e juin 1671

Je m’en vais vous narrer la chose la plus affreuse qu’on puisse imaginer, en attendant la réunion des Etats de Bretagne¹ : Madame de Gison² a été trouvée morte hier au soir.

Quel moyen de vous décrire la chose sans partir de tristesse ? Je fus hier au service du soir et j’avais dessein ensuite de vous narrer quelque anecdote

¹ (N.d.E.) Emporté par son courroux anglophobe, l’annotateur ne voit même pas le trait d’esprit de Madame de Sévigné. Les états généraux de cette province se tinrent effectivement en août 1671 à Vitré, non loin des Rochers, propriété de notre épistolière.

² Nouvel exemple de la duplicité britannique, les noms des différents protagonistes de cette histoire n’ont même pas été changés. À peine ont-ils été anglicisés, comme Gison en Gibson.

plaisante lorsque Vaillant¹ me vint trouver et me dit que notre voisine, dont je vous ai déjà entretenu, est arrivée au dernier jour de sa vie.

C'est après souper que Monsieur de Gison, que vous savez fort sanguin, se retira en son cabinet et que Madame entreprit une promenade dans le parc : elle va seule sur un petit pont, on tire à l'aventure un malheureux coup de pistolet, qui la touche au cœur, son pauvre petit corps reste là pendant deux heures, attendant qu'on la découvre. C'est Pilois² qui le premier vint à passer là, il lui porte secours mais il ne peut qu'avertir la maisonnée de l'accident de leur maîtresse.

Ma bonne, quelle espèce de lettre est-ce ici ? Je pense que la douleur de cette nouvelle m'a tourné la tête. Les réveils de la nuit ont été noirs et si je suis ce matin sans fièvre et sans douleur, je suis demeurée couchée. Il est vrai que la nouvelle ne se peut évoquer sans que l'on soit ému...

Lettre numéro 2

A MADAME DE GRIGNAN

Aux Rochers, vendredi 26e juin 1671

Ma bonne, il faut que je vous conte une radoterie que je ne puis éviter. Je fus hier au service funèbre de Madame de Gison. L'assemblée était grande et belle mais sans confusion. J'étais auprès de Mademoiselle du Plessis³, de Monsieur de Gison, beau comme du temps de son arrivée, mais qui ne semble guère affecté par la tragédie, de la gracieuse Mademoiselle de la Barre⁴, qui fait l'éducation de leurs enfants, de Madame de Luçon, qui est l'amie de la défunte et d'un Monsieur Aulmais, qui est en affaire avec Monsieur de Gison.

Il est venu un jeune Père de l'Oratoire pour faire l'oraison funèbre.

¹ (N.d.E.) Vaillant était le régisseur des Rochers.

² (N.d.E.) Jardinier de madame de Sévigné.

³ (N.d.E.) Mademoiselle du Plessis d'Argentré, dont le château n'est qu'à deux lieux des Rochers.

⁴ Anglicisé en Dunbar dans la honteuse contrefaçon anglaise. Est-ce l'adjectif « gracieuse » qui lui suggéra le prénom de son héroïne, Grace Dunbar ?

Il a bien établi son discours, il a donné à la défunte des louages, parlant de sa jeunesse en Espagne¹, de ses vertus et largesses, il a passé par tous les endroits délicats avec tant d'adresse que tout le monde, je dis tout le monde, était ému aux larmes de la disparition de Madame de Gison. Jamais une femme n'a été regrettée si sincèrement, tous ses amis et ses gens étaient dans le trouble et l'émotion, chacun parlait et s'attroupait pour regretter, qui son amie, qui sa maîtresse.

Lettre numéro 3

A MADAME DE GRIGNAN

Aux Rochers, mercredi 1^{er} juillet 1671

Ma douleur serait bien médiocre si je pouvais vous la dépeindre, je ne l'entreprendrais pas aussi : la petite la Barre est en prison.

On la dit avoir causé la mort de sa maîtresse pour se gagner Monsieur de Gison. Je ne le puis croire, tant cette demoiselle est franche et bonne. On dit qu'elle aurait attiré sa maîtresse vers un petit pont dans le parc avec un billet, ce qu'elle ne nie point :

Il est vrai, Monsieur, a-t-elle répondu à son juge, j'ai écrit ce billet mais jamais je n'ai fait de mal à Madame de Gison, elle était ombrageuse comme le sont ceux de l'Espagne, mais je l'aimais comme une sœur.

Comment le pistolet qui mit fin aux jours de votre maîtresse est-il entré dans vos appartements ? réplique le magistrat. Monsieur, je ne le sais pas et je prie en grâce de ne continuer point.

Je vous assure que ces jours-ci sont bien longs à passer, et que l'incertitude est une épouvantable chose. J'ai vu Monsieur de Gison chez lui, avec Monsieur Aulmais, qui ne doute point de ce que la petite la Barre ne soit pour rien dans la mort de sa maîtresse. J'ai causé de toute cette affaire avec lui et son assurance m'a donné de la confiance. C'est un homme extraordinairement grand et maigre, aux yeux luisants comme la braise, piquants comme l'aiguille.

¹

Le contrefacteur britannique a simplement transformé la défunte en Brésilienne.

Il m'a dit être allé sur le pont pour voir s'il se trouvait quelque renseignement, et qu'une éraflure sur la maçonnerie lui a donné de l'idée¹.

Quand je raisonne avec Monsieur Aulmais, dont le sens est admirable, je trouve les mesures si justes, mais ce serait un vrai miracle si les choses vont comme nous souhaitons. On ne perd jamais que d'une voix et cette voix fait le tout.

Lettre numéro 4

A MADAME DE GRIGNAN

Aux Rochers, vendredi 3e juillet 1671

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenant, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus singulière, la plus incroyable, la plus extraordinaire, une chose qui fait crier miséricorde à tous, qui soulage bien du monde. Je ne puis me résoudre à vous la dire ; devinez-la : Jetez-vous votre langue aux chiens ? Hé bien ! il me faut donc vous la dire : Mademoiselle de la Barre est innocente.

C'est Monsieur Charles Aulmais qui le révéla hier. Il avait remarqué une griffe sur la bordure du pont où est passée la pauvre Maria² de Gison. Il sonda le lac et dans un moment trouva le pistolet fatal, que la malheureuse avait assuré après une pierre avec son écharpe. Ainsi, s'étant donné la mort, l'arme disparue, tout désignait la jeune de la Barre, lui faisant mille soucis.

J'avoue que je suis entêtée de ce Monsieur Aulmais. Il a fait là un chemin admirable. Il a prit occasion de ces marques sur le pont pour tirer des pensées qu'aucun autre n'eut faites. Tout cela fut traité avec une justesse, une droiture, une vérité que les plus critiques n'auraient pas eu le mot à dire.



¹ On retrouve ici l'indice qui mène à la solution de l'énigme. Une fois de plus, Doyle-Watson n'a fait que piller sans vergogne son illustre devancière.

² Le plagiaire ne s'est même pas donné la peine de changer le prénom de la suicidée, se bornant à lui inventer un nom de famille, Pinto.

III

LE CHIEN DES BASKERVILLE RACINE, GOETHE & NERVAL

« *Plagiarize, v.: To take the thought or style of another writer whom one has never, never read.* »

Ambrose Bierce, *Devil's Dictionary*



PRÈS avoir démontré de façon - nous semble-t-il - irréfutable, l'originalité de notre "grand" écrivain britannique, comment il a su habiller *à l'anglaise* nos grands auteurs et combien il doit tout à la France, nous allons poursuivre notre mission de salubrité en comparant quelques unes de "ses" histoires avec des textes classiques, certes peu connus du grand public - car notre plagiaire est matois¹ - mais suffisamment accessibles aux spécialistes pour qu'il ne reste aucun doute quant à l'origine des intrigues "inventées" par Monsieur Doyle (qui cherche trouve !). Il n'est certes pas répréhensible de s'inspirer des chefs-d'œuvre du passé et, comme le disait si bien

¹ Notre propos, pour vindicatif qu'il soit, repose sur tant de preuves tangibles que nous sommes prêts à en assumer la responsabilité devant toute cour où les avocats de Monsieur Doyle voudraient éventuellement nous traîner. Si la fameuse probité de Mister Doyle, tant galvaudée par les gazettes, venait à s'effusquer de mes écrits, je me ferai un devoir de recevoir ses arguments. L'efficacité est peut-être une vertu britannique, l'élégance, quant à elle reste bien française.

Didacus Stella : « *Pigmei Gigantum humeris impositi plusquam ipsi Gigantes vident.* »¹, mais il est en revanche douteux de présenter pour les siennes les idées des autres.

Monsieur Doyle, avec ses airs patelins, s'est forgé la réputation d'un homme qui ne saurait tromper les autres ni se tromper soit même. C'est ce que Marcel Proust appelait l'infailibilité orgueilleuse, assez comparable, à tout prendre, à celle du Pape dans l'Eglise : les décisions du pontife sont irréformables. Mais il y a un large fossé entre Sa Sainteté et Sir Arthur. Le second a quitté l'autel en claquant la porte pour consacrer ses loisirs aux manifestations spiritistes ! L'Eglise s'appuie sur les textes sacrés, l'Anglais sur ceux des autres. Le lecteur me pardonnera mes outrances lorsqu'il découvrira, comme nous le fîmes, la supercherie.²

Nous avons donc entrepris dans les chapitres qui suivent de retrouver à quelles sources Sherlock Holmes était allé s'abreuver pour nous livrer ses aventures aussi peu inédites qu'originales. Nous commencerons, en tout bien tout honneur, par le roman le plus tristement populaire du cycle Holmes/Watson : *Le Chien des Baskerville*. Nous n'entrerons pas dans la polémique dont se sont fait récemment écho les journaux d'outre-Manche (cf. *Le Figaro* du 11 avril 1926) quant à la paternité du livre. Il nous importe peu de savoir qui, de Monsieur Doyle ou des héritiers de Monsieur Robinson a raison³, puisque l'histoire n'est ni de l'un, ni de l'autre !

Envisagée selon les critères de la bonne "enquête policière", l'intrigue du *Chien des Baskerville* n'est certes pas la mieux venue du

¹ in Lucain 10, tome 2.

² (N.d.E.) Ce passage est repris presque mot pour mot dans le livre d'Henri Murtux (*op. cit.*) qui n'en cite pourtant pas la source.

³ (N.d.E.) Allusion au fait que *Le Chien des Baskerville* ne serait pas entièrement de la main d'Arthur Conan Doyle. Consulter à ce sujet F. Segond, *La Lettre v(i)olée dans le Chien des Baskerville*, in Le Registre d'Ecrou N°2, 1999, p. 19-29,

lot, ni la plus vraisemblable ! Ce méchant cousin oublié, qui apparaît à point nommé, avec son pauvre dogue phosphorescent, pour résoudre une aventure hasardeuse, laisse perplexe. Pour une fois, nous suivrons l'opinion des vrais "amateurs" : Sherlock n'est vraiment lui-même qu'en ville... Et pourtant, c'est l'Aventure la plus célèbre ! Sans doute parce qu'on y a trouvé quelques restes des ingrédients les plus frelatés dont le romantisme a nourri ses lecteurs : une lande solitaire et venteuse - version dégradée de celle qui abrite les "orages désirés" de *René* -, et un fantôme aboyant. "Stupide XIX^e siècle" ! comme le dit mon ami Léon Daudet.

Mais nous avons retrouvé les sources de Conan Doyle : un brouillon du plus romantique de nos classiques, et une traduction du plus classique de nos romantiques. Nous y joignons le texte allemand original, à l'intention de nos lecteurs polyglottes.

Le plus curieux de cette étonnante affaire est la chaîne que nous avons reconstituée, reliant RACINE - GOETHE - NERVAL - DOYLE. Point n'est besoin de recourir aux nouvelles et brumeuses théories de la "littérature comparée" pour se rendre compte que des quatre auteurs en question, seuls les deux Français citent leur source, l'Allemand et l'Anglais oubliant, quant à eux, cette marque si simple du respect d'autrui.



JEAN RACINE

Ce récit, dont le manuscrit est sans doute autographe, se trouve au dos d'un brouillon de traduction du *De Historia Conscribenda* de Lucien de Samosate. La date ne peut être déterminée ; elle se situe très probablement aux alentours de la fin de 1677, date à laquelle Racine est devenu historiographe du Roi. Le manuscrit, déposé à la bibliothèque de Chantilly, a malheureusement brûlé au cours de la guerre de 1870, mais nous avons la chance d'en posséder une copie à la Bibliothèque de Laval. Ce document, outre sa perfection littéraire - on a pu parler d'un "*chef d'oeuvre en sourdine*", "*dont la sobre puissance rivalise sur le mode mineur avec le récit de Thérémène*" (Sainte-Beuve) - permet de battre en brèche deux légendes complaisamment entretenues par des exégètes paresseux. D'abord, il apporte la preuve que Racine n'a pas entièrement abandonné la composition de tragédies entre *Phèdre* (1677) et *Esther* (1688). Ensuite, il démontre par son existence même que Racine pouvait rédiger directement en vers, alors que l'on va répétant à l'envi qu'il avait besoin de composer un canevas préalable en prose. Quoi qu'il en soit, nous avons ici la source évidente de l'interminable récit par lequel le Dr Mortimer, dans *Le Chien des Baskerville*, crée un "*thrill*" platement brumeux et vulgairement fantastique, digne tout au plus d'un hâtif roman-feuilleton...

Le texte commence par ces quelques lignes :

« Je lis dans Jamblicus que le roi Asterphile, tyran de Phthiotide, se retira, lassé de l'exercice du pouvoir suprême, dans son palais de Tranxénie, isolé au milieu des landes de la Thrace déserte. Il y mourut subitement. Son neveu Philadelphie, averti de ce décès soudain, se rendit en toute hâte au palais, où le fidèle Lexomye, médecin du défunt, lui raconta les circonstances terribles de la mort du prince. »

ACTE I

Scène 3

(Philadelphie, Lexomye)

Lexomye

A la tombée du jour, quand s'élève la brume,
Aux abords du Palais, le Prince avoit coutume
Sans ses gardes du corps de sortir chaque soir.
Il allait, loin des yeux, oublier le pouvoir
Dont son père en mourant le fit dépositaire,
Méditant les secrets qu'à tous il devoit taire,
Goûtant de ses jardins, le long d'une allée d'ifs
Les agrémens déserts, solitaire et pensif.
Les soldats de sa garde, en cette nuit cruelle
Qui fut pour mon seigneur une nuit éternelle
Attendirent longtemps, le flambeau à la main,
Veillant sur le perron, que leur maître revînt.
Quand de minuit enfin les douze coups sonnèrent
Inquiets et troublés, ses hommes décidèrent

Malgré son ordre exprès, de l'aller rechercher.
A la lueur des torches, dans la sente déserte,¹
Sous l'avare clarté d'une lune couverte,
Ils appeloient le Prince, éveillant de leurs cris
Les échos de la lande où s'étendoit la nuit.
Ils suivoient en courant les traces dernières
Que le pied de leur Prince imprima dans la terre.
Quand au bout de l'allée leurs pas furent rendus
Ils découvrent au sol, sur la face étendu
Asterphile sans vie...

Philadelphie

Hélas !

Lexomyle

Dans la nuit sombre

Seul, sans secours, leur maître avoit rejoint les ombres...
Ils retournent son corps, & recherchent en vain
Le sang que fit jaillir le poignard assassin...
Mais ses yeux grands ouverts - o spectacle terrible ! -
Gardoient la trace encor d'une horreur indicible
Que la flamme éclairoit de tremblantes lueurs,
Et le parc désolé résonnoit de leurs pleurs.

¹ Le vers est faux, raturé dans le manuscrit, et remplacé par la correction suivante, qui n'améliore en rien le texte...

« Et leurs regards fouillaient la sente bien ouverte. »

J'entendis leurs appels, je courus les rejoindre...
Mais ma langue se glace & ne peut vous dépeindre
Ce que je découvris à côté de son corps,
Lorsque je me rendis auprès du Prince mort.
Examinant les lieux, je vis sans aucun doute
Des empreintes, ... O ciel !

Philadelphie

- Parlez : je vous écoute.

Lexomyle

Des empreintes d'un pas qui n'étoit point humain.
C'étaient celles, seigneur, d'un gigantesque chien !



JOHANN WOLFGANG VON GOETHE

ERBKÖNIG

Le jeune Goethe arrive le 2 avril 1770 à Strasbourg pour y achever ses études de droit (il obtient son diplôme en août). Pendant les dix-sept mois de son séjour alsacien, il fréquente assidûment - outre les filles de pasteur¹ - les bibliothèques pour parachever son éducation littéraire. Par sa correspondance, nous savons qu'il s'enthousiasme pour les écrits de Rousseau. Sa rencontre avec Johann Gottfried Herder le pousse à lire les grands classiques français et c'est, à n'en pas douter, à cette occasion qu'il lit la pièce de Racine dont nous avons cité un passage significatif. Il compose alors son poème *Erbkönig* (le roi héritier) qu'il remaniera en 1782 pour en faire *Erlkönig*, son fameux *Roi des Aulnes*. La parenté est si évidente avec l'œuvre de Racine qu'elle se passe de commentaire. Nous en donnons le texte original, puis, à sa suite la traduction qu'en fit Gérard Labrunie, autrement dit Gérard de Nerval.

¹ (N.d.E.) Allusion à son idylle avec Frédérique Brion, fille du pasteur de Sesenheim.

Erbkönig

Wer flüchtet so spät durch Wind und Nacht?

Es ist der Graf, der die Magd umbracht

Er hat das Messer wohl in der Hand

Er rennt unsicher, ohne Verstand.

"Hugo, was birgst du so bang dein' Absicht?"

"Willst, rauher Graf, deine Ruh' nicht?

Du Erbkönig mit Land und Ruhm?

Warum opferst all dein' Reichtum?"

"Du liebes Kind, komm, geh mit mir!

Gar schöne Spiele spiel ich mit dir"

"Das versprachst du dem lieben Mädels

Bevor du sie stachst, armes Gesindel!"

"Hör Graf, hör, warum hörst du nicht

Was die Strafe dir allzubald verspricht?"

"Sei ruhig, bleibe ruhig, mein Graf

dann kommt sie jetzt und schnell deine Strafe "

"Willst, grausamer Ritter davon gehn?

Deine Leuten sollen dich warten schön ;

Dein Name soll vergessen werden

Und der Höllenhund dich ermorden."

"Ja kommt er, da kommt er, siehst du ihn nicht dort

Erbkönigs Hunde am düstern Ort?"

"Ach Graf, Hugo, du siehst genau

Die Bestie glüht in der Weide so grau."

"Er will dich, ihn reizt deine harte Gestalt;

Und bist du nicht willig, so braucht er Gewalt."

"O Teufel, O Teufel, jetzt faßt er mich an !

Die Bestie hat mir ein Leids getan !"

Die Diener grausen, sie reiten geschwind,

Und finden den Graf, ächzend und blind

Bring'n ihn zum Hof mit Mühe und Not

Zu spät ang'kommen der Graf war tot.



GÉRARD DE NERVAL

LE ROI DES OLMES¹

Qui donc si tard s'enfuit dans le vent et la nuit ?

C'est le comte félon qui tua la servante.

Agrippant un couteau qui sa main ensanglante,

Il court, sans but, hésite et sa course poursuit.

« Hugo, pourquoi cacher, si craintif, ton dessein ?

Envies-tu, dur seigneur, la fin inéluctable ?

Toi, maître des Olmes, si riche et redoutable,

Tu sacrifies soudain ta gloire à ton butin ? »

« Enfant, ma chère enfant, je t'emporte avec moi !

Nous jouerons à foison tous les jeux délectables »

« Tu promis à la fille un plaisir ineffable

Avant que d'immoler hideusement ta proie ! »

¹ Le texte est soutitré : *un poème de J.-W. v. Goethe, traduit de l'allemand par Gérard Labrunie*. Le pays des Olmès est une zone montagneuse de l'Ariège, célèbre pour ses ruines de châteaux cathares, dont Montségur est le plus connu. Nerval s'est sans doute permis cette licence poétique qui ajoute une aura de mystère dont le texte allemand manque singulièrement

« Ecoute, écoute bien, au loin n'entends-tu point
Cette mort qui t'appelle et t'est bientôt promise ? »
« Calme-toi, calme-toi, la peur n'est plus de mise
Elle vient, ta compagne, et de toi prendra soin. »

« Où vas-tu, cavalier, y crois-tu échapper ?
Tes amis attendront, en vain, c'est chose sûre ;
Ton nom disparaîtra comme un mauvais augure
Et le Chien de l'enfer est là pour t'emporter. »

« Il arrive, il est là, ne le vois-tu donc pas,
L'animal terrifiant, vengeur impitoyable ? »
« Comte, enfin tu le vois, ton regard effroyable
fixe le chien qui luit et bondit vers l'appât. »

« Tu demandes pourquoi il a la rage au cœur,
Ton front est rouge encor du baiser de la peine »
« Tu t'esquives, tu cries, tu refuses la scène,
Mais le chien est bientôt, en toi, sur toi vainqueur ! »

Les serviteurs sont là, galopant à tout-va
Ils le trouvent enfin, râlant, mourant, exsangue
Le mènent au château, suant, tirant la langue,
Mais il était trop tard et le comte creva.

IV

LE RUBAN MOUCHETÉ LA FONTAINE & CHATEAUBRIAND

« The cry, on their part, of "il faut vivre," I most certainly meet, in this case, with the appropriate answer, "Je n'en vois pas la nécessité." »

James Abbott McNeill Whistler, *The Gentle Art of Making Enemies*



A terrible punition que subit l'invraisemblablement méchant Docteur Grimesby Roylott laisse perplexe. Le lecteur cultivé se dit : "Mais l'on se moque de moi ! C'est trop ! Cela provoque le rire. C'est une farce !" Et de fait, il s'agissait d'un antique fabliau, comme le prouve cette oeuvre peu connue de notre génial fabuliste, empruntée à une source introuvable, mais incontestablement médiévale.



JEAN DE LA FONTAINE

LE MAUVAIS MIRE, MERLIN ET LE SERPENT

Qui est bien trop méchant, autrefois disait-on
Aux tout petits enfants,
Notre gentil Merlin toujours le fait perdant..
L'histoire que voici, qu'on raconte à foison
Montre bien que l'affaire est encor de saison.
Un mire d'Angleterre aux Indes prospérait.
A son valet, ce matassin, trop soupe-au-lait,
De colère, un beau jour, s'en va casser les reins.
Lors voyant le bourreau avec ses noirs desseins
Il laissa là Vichnou et chez lui s'en revint.
Il avait épousé dans ces pays lointains
Une veuve ayant eu d'un premier lit deux filles.
Elle lui fournissait, cette étrange famille,
De quoi pouvoir, à petit train, vivre serein.
Puis la veuve mourut et s'il en fut chagrin
La fable n'en dit rien.
Mais avant que d'entrer aux souterrains séjours,
Elle avait de ses biens ainsi réglé le cours :

Au mari la fortune ; et vienne l'hyménée
 Qui ferait d'une fille une femme, et aimée,
 Avec elle sitôt il fallait partager.
 Or l'aînée se fiance et maison d'applaudir ;
 Elle ouit un sifflement, rend son dernier soupir
 et nul ne sut pourquoi
 et tous glaça l'effroi.
 Mais à une moitié de lustre ou encor moins
 Un mari à sa sœur fut fourni par les soins
 De la fortune.
 Le parâtre à coup sûr y laisserait sa tune.
 Il se fit chat et convainquit sa fille
 Que leur trop vieux logis, à sa belle famille
 Ferait un grand chagrin. Tous les corps de métier,
 Venant y travailler,
 En ferait un château, et château de rentier.
 Mais il fallait coucher, où avait vu la mort
 Sa si gentille sœur qu'elle pleurait encor.
 Elle refuse, elle réfute ;
 Le mire prie et puis dispute
 Tant, que la demoiselle à la fin s'exécute.
 Pour cela dormirait la pauvre enfant sans mère
 Dans la chambre jouxtant celle de son beau-père.
 Or, par un trou percé dans la cloison
 Le mire chaque soir envoie une vipère
 Dont le mortel poison

En diligence opère.
Notre porte-venin, la nuit, par un cordon
Se faisait un chemin jusques à l'édredon.
Il eût tué la belle enfant, c'est évident
Si Merlin ne l'avait arrachée à ses dents.
La fille en sûreté, il attend l'animal.
Maître serpent, sifflant d'un air méchant,
Descend le long du mur, perfide, menaçant,
Mais Merlin le fouetta
Comme on fouette les chats.
Notre sire dragon, n'aimant pas le bâton,
Remonte le cordon. Coléreux, au menton
Il pique qui l'avait livré à la badine
et dans les noirs cheveux de cette âme assassine
Il va dissimuler sa tête serpentine,
et prend figure ainsi d'une étoffe nouée
Qu'on a dit se nommer la bande mouchetée.

Morale

Qui veut de sa fille récupérer la dot
et ainsi spolier l'enfant belle et gracile,
Plutôt que de choisir un cruel serpenteau
Serait mieux servi avecqu'un crocodile.

FRANÇOIS RENÉ DE CHATEAUBRIAND

Chateaubriand a été ambassadeur à Londres en 1822. Le livre 27 des *Mémoires d'Outre-tombe* nous donne le récit de son séjour. Mais quelques pages, jugées sans doute peu conformes à l'image que le Vicomte voulait laisser de lui-même, ont été écartées (pour la plupart regroupées dans les *Textes retranchés* et *Suppléments à mes Mémoires*). Certaines, dont les pages qui suivent ont été récupérées par son secrétaire, Hyacinthe Pilorge, et illicitement vendues en Angleterre. Depuis ces événements, un siècle a passé. En 1890, les propriétaires de ces documents ont cru leur publication possible (dans le *Quarterly Journal of French Literature*, Cambridge Univ. Press, 12, 1890, 5-14). Il nous paraît évident que Chateaubriand, en panne d'inspiration, s'était amusé à insérer dans son pesant monument le contenu de la fable que nous venons de citer, et que Conan Doyle s'en est inspiré également pour son *Ruban moucheté*, sans même changer le nom des protagonistes !

**Dîner chez les Roylott de Stoke Moran. - Une demeure du Sussex.
- Je sauve Hélène Stoner - Rencontre avec H***.**

Londres, 21 mai 1822.

J'étais fatigué des promenades dans Hyde Park, des soirées à Covent Garden, et des interminables fêtes au bord de la Tamise. Devant ces renommées destinées à s'endormir dans le silence et la poussière, il me prenait, comme devant les ruines de Carthage ou de Memphis, le désir de renouer avec mes vieux amis les corbeaux et les ronces, les seuls fidèles à ma destinée, chercher quelque réconfort dans une de ces vieilles familles saxonnes, au sein

de laquelle je pourrais. J'écrivis un billet aux Roylott de Stoke Moran, que j'avais bien connus lors de mon premier séjour anglais¹, pour les avertir de mon arrivée. Je reçus du Docteur Grimesby l'étrange réponse suivante :

« Je serai charmé de vous recevoir dès ce soir. Je vous prierai cependant d'accorder aussi peu d'attention que possible aux propos incohérents de ma belle-fille.

Votre obligé, Grimesby Roylott. »

Je crus bon de passer outre cette mise en garde. Mon arrivée au manoir de Stoke Moran renforça immédiatement la mélancolie de ma situation. Le bâtiment en pierres grises tachetées de mousse, avec ses fenêtres brisées, était l'image même de la ruine et me ramenait inexorablement au souvenir du château familial.

La désolation, la solitude semblaient être désormais l'apanage de l'aristocratie de part et d'autre de la Manche.

Le Docteur Grimesby Roylott m'accueillit sans chaleur et, lorsque nous passâmes trois salles presque sans meubles, je crus errer dans le terrible monastère de l'Escurial. Mon hôte fut si taciturne lors du dîner que je trouvai la présence de la jeune Mlle Stoner, la belle-fille de Sir Roylott, plutôt rassérénante. Ses cheveux, comme ceux d'une Odalisque, se festonnaient en bandeaux de chaque côté de son front. Elle représentait, en ce coin désolé du Sussex, la beauté et l'honneur enchaînés à l'adversité. Elle se présenta, après que son beau-père nous eut laissés, comme une sorte d'Antigone résistant aux coups du sort et à la violence paternelle. La belle Hélène Stoner me raconta la tragédie de sa sœur évoquant une cordelette rayée à l'instant de sa mort. Elle me parla de l'aide que, sentant s'approcher d'elle les ombres élyséennes, elle avait demandée à un certain M. H***, gentilhomme londonien. Ma présence semblait cependant atténuer la terreur de cette petite, dont le sort, entre l'Inde et l'Angleterre, était jonché de cadavres. La violence de nos destinées nous rapprocha et elle finit par me supplier de la sauver.

Je veillai donc sur elle une partie de la nuit. Mes pensées suivaient la farandole des sylphides lorsque, le long du cordon de sonnette de sa chambre, apparut un serpent. Pour ne pas effrayer ma jeune protégée, je chassai discrètement l'animal vers le trou du plafond d'où il était sorti. Je pris soin de condamner l'orifice afin que ce rejeton de l'hydre n'importunât pas mon amie. Que

¹ Voir *Mémoires d'Outre-Tombe*, livre 6, chap. 1

signifiait cet immonde serpent, comme si les coups du sort ne nous affligeaient pas assez ?

Mais il y a des personnes qui, s'interposant entre vous et le passé, empêchent vos souvenirs d'arriver jusqu'à votre mémoire. Ainsi M. H*** et son interruption ce soir-là m'empêchent, au moment où j'écris ces lignes, de retrouver par delà les années la douceur d'Hélène Stoner, que j'avais sauvée de la mort sans qu'elle n'en sût rien. Ce quidam est sans aucun doute le représentant d'un autre monde, qui m'est tout à fait étranger. Ce monsieur vint fureter dans la chambre de mon amie puis se précipita vers la pièce d'où venait le serpent pour découvrir le Docteur Grimesby mort. S'il est vrai que M. H*** raisonna de façon assez brillante sur la cause de la mort de la malheureuse sœur d'Hélène Stoner, identifiant le serpent à la fameuse cordelette, il n'en est pas moins vrai qu'incapable d'écrire seul une phrase, il faisait travailler son secrétaire, dépositaire de ses anecdotes. Cet homme, réécrivant l'histoire de son maître en lui attribuant le sauvetage de Mlle Stoner, ne fait que desservir la réputation de ce sagace personnage. Arrière ces éloges menteurs, qui ne sont que le reflet du déperissement moral de notre époque. Sans doute la fatuité du scribe se trouve-t-elle satisfaite : il fait rejaillir sur lui la gloire des découvertes - d'un cartésianisme tout français d'ailleurs - de son cher H***.

L'exorbitance de mes années m'oblige à me mettre en accord avec mon passé. Je me dois donc de rétablir la Vérité avant de me présenter devant Dieu.

M. H*** a sans doute démontré la vilénie du Docteur Grimesby et son intérêt abject à la mort des deux filles Stoner. Qu'importe cependant, du moment que j'ai sauvé du baiser de Satan cette blanche colombe. Seule la recherche de la Vérité me conduit à revenir sur cet épisode peu glorieux des dires de M. H*** et de son secrétaire. Le ciel nous garde, chère Hélène, de tout mal à venir ! Dormez en paix ! Assez longtemps nos vigiles ont été celles de la douleur.



V

LE PROBLÈME FINAL LAUTRÉAMONT & NOSTRADAMUS

*« Et la Pucelle avoit dit à un capitaine
anglois qu'il se départit du siège de sa
compagnie, ou mal leur viendrait et
honte à trétous... »*

Journal d'un Bourgeois de Paris



ATANAS ex machina ! Mister Doyle décida un jour de faire disparaître son héros, mais le mal était fait. Pour cela, il dut inventer Moriarty... qui ressemble à s'y méprendre à Holmes ! Parce qu'il découle des mêmes sources : le forban méphistophélique du feuilleton romantique qui faisait frémir les Margots des années Louis-Philippe. Un mélange de Melmoth et de Vautrin, avec un zeste de Rocambole, tout droit sorti de la plume d'un Féval.

Par un subterfuge indigne d'un feuilletoniste, notre écrivain fait surgir *ex nihilo* le personnage lugubre qui va emporter le héros. Quel pathétique retournement de situation : fallait-il que Monsieur Doyle fût lassé de son gagne-pain pour lui réserver une aussi grandiloquente et ridicule fin !



LAUTRÉAMONT

LES CHANTS DE MORIARDOR

Le texte qui suit n'appartient pas à ce qu'il est convenu d'appeler littérature. C'est l'oeuvre d'un adolescent névropathe et solitaire qui se croyait génial en surenchérissant sur le satanisme fin de siècle : document pathologique dont mon ami Rémy de Gourmont avait cru bon de signaler naguère l'intérêt dans le *Mercure de France*¹. Le fragment a été publié par E. Carrance dans le recueil *Parfums de l'âme* (Bordeaux, 1870), et n'a pas été recueilli dans l'édition en volume des *Chants de Maldoror*.

Quoi qu'il en soit, on reconnaîtra sans peine dans cet autoportrait délirant la source inavouée du monologue que le professeur Moriarty tient à Sherlock Holmes dans *Le Dernier Problème*, qui n'a d'ailleurs eu de dernier que le nom !

Comme la pieuvre aux soyeux tentacules, au verdâtre regard de vierge, comme la queue de l'astéroïde qui trace sa dynamique dans le ciel crépusculaire, provoquant les abois désespérés des chiens, le cou tendu vers les étoiles, comme l'araignée au centre de sa toile, au pelage si doux à la caresse, comme l'auteur devant la page qu'a tracée la plume arrachée à l'oie vivante - elle hurle de souffrance, et ses larmes au goût de sel coulent sur son plumage candide - j'ai étendu mon pouvoir sur la Ville peuplée d'immondices humain(e)s, et j'ai fait un pacte avec le Mal.

¹ (N.d.E.) Rémy de Gourmont témoigna de son intérêt pour les *Chants de Maldoror* dans le *Mercure de France* en 1891.

Je parlerai de ma vie. Elle s'enfuit. Je l'entretiens, comme j'entretiens la crasse venimeuse qui se niche dans le repli que font, avec la peau avariée de mes doigts, mes ongles acérés aux pâles lunules, en donnant aux adolescents poitrinaires des leçons de mathématiques. Ô sublimes vertus du théorème sur le binôme de Newton, beauté des sinus et des cosinus (les deux séparément ou ensemble) semblables à la balle de plomb silencieuse que le fusil à air comprimé propulse jusqu'à la poitrine du fils de famille joueur. Elle perce son sternum et se fraie un chemin à travers sa cage thoracique, jusqu'au coeur, viscère pantelant.

Mon physique vous est familier. Je suis extrêmement grand et mince. Mon front blanc comme le marbre des tombes qu'Eleusis abrite sous les ombrages des magnolias, s'élance en une courbe semblable à celle que trace la comète, tous les soixante-dix ans, dans le ciel de suie de la métropole. Ayez la bonté de regarder ma bouche. Elle vous frappe au premier abord par l'apparence de sa structure. J'en contracte le tissu jusqu'à la dernière réduction ; une salive saumâtre en coule. Que voulez-vous que j'y fasse si les organes, affaiblis par le vice, se refusent à l'accomplissement des fonctions de la nutrition ? Mes yeux sont profondément enfoncés dans leurs orbites. J'ai rasé cils et sourcils pour donner à mon regard le magnétisme de celui de la vipère des marais indiens, dont la morsure provoque en quelques secondes une mort atroce. Que ne puis-je regarder à travers ces pages séraphiques le visage de celui qui me lit ! Vous frémissez de peur, adolescent qui me lisez ? Mais l'opacité, remarquable à plus d'un titre, de cette feuille de papier, est un empêchement des plus considérables à notre jonction...



NOSTRADAMUS

CENTURIE VII, QUATRAIN XLIII



Je tiens précieusement dans ma bibliothèque quelques ouvrages rares que m'avait confiés mon ami Gérard Encausse¹ quelques mois avant sa mort en 1916. Lors de la préparation du présent

¹ (N.d.E.) Gérard Encausse, dit Papus (1865-1916), co-fondateur de l'Ordre martiniste. Il est possible que d'Hoursac l'ait rencontré par l'intermédiaire de sa première femme Varia Kergrist.

chapitre, je ne pouvais m'empêcher de ressentir une impression de déjà-vu. J'en découvris finalement l'origine dans une page de l'édition de 1557 des fameuses prophéties de Nostradamus (reproduite à la page précédente). Je tenais enfin la source tue par Monsieur Doyle, et du nom de l'adversaire de Sherlock Holmes, et du lieu du navrant combat :

EN HELVÉTIE FUIANT DEUX, L'AN NONANTE-UN
PAR GRAND QUEREL MAURE Y A ROSTI DANS L'ONDE
DU RICHE TORRENT LE DOCTE PERD AMY FEINT
ET POUR DEUX ANNÉES CREU MORT, DOULOIR PROFONDE.

Le retors britannique a fait de l'abscons *Maure y a rosti* le professeur Moriarty et a traduit en allemand *riche torrent*, en *Reichenbach* !



VI

AUTRES SOURCES, AUTRES PLAGIATS

BRANTÔME, BAUDELAIRE,
PROUST, SAINT-SIMON,
COMPLAINTE POPULAIRE &...
LES MILLE ET UNE NUITS

*« If she might have as much health as
she has spirit and witt, sure she would
be the strongest body oin England. »*

Voltaire, *lettre à John Brinsden*



URETANT dans ma bibliothèque, j'ai trouvé en glanant de-ci de-là, quelques textes, poèmes ou narrations, un peu négligés par les doctes et les professeurs, mais qui n'avaient pas échappé à notre "auteur" ! Je les cite, en indiquant pour chacun le titre de l'Aventure à laquelle il a donné naissance.



**PIERRE DE BOURDEILLE,
SEIGNEUR DE BRANTÔME**

**LES DAMES GALANTES,
HUITIÈME DISCOURS**

Source incontestable de
Charles-Auguste Milverton

SUR LES HONNESTES DAMES PAR LES HOMMES DÉLAISSÉES ET SUR LES
CAUSES QU'ELLES SONT TROMPÉES.

... J'ai ouy parler d'une bonne et honneste femme qui étoit au service d'un seigneur fort méchant, au demeurant fort riche et qui la tenoit en vil état de servante. Niant en cela l'opinion de l'empereur Eliogabale, qui disoit que « la moitié de la vie devoit estre employée en vertuz, et l'autre moytié en vices », ce mauvais homme consideroit que la brieveté de l'existence l'obligeoit a choisir d'entre les deux termes celui que son penchan naturel pour le vice lui commandoit d'exercer. Or ce sieur de Milverville, peu songneur du sallut de son ame, faysoit commerce des nouvelles qu'il achetoit, quelques foys a grand-prix, de ce que les princesses, nobles dames et meme reynes font souvent leur mari cocu. Il advint qu'une dame, fort honneste et de reputation par ailleurs, laquelle vouloit se marier bonnement a un comte trez cogneu pour sa jalousie, desirast reprendre les lettres qu'elle avoit jadis ecrites à un sien serviteur dont elle estoit mallade du mal d'amour et que le sieur de Milverville avoit acquises par secret. For marrie de ceste situation dont l'issue ne pouvoit que grandement of-fancer son fiancé et prevenir ledict mariage, elle s'en ouvrit à un saige ami lequel fort au fait des ecritz du venerable et docte Boccace, imagina un

audacieu stratagème pour que la dame rentrast en possession de ses siennes lettres aven que son promiz n'en prist connoissance.

« Il ne faut point doubter, dist-il, que le méchant homme garde vos poulets serréz en un coffre par devers luy. Seule la ruse dont Ulysse usa pourra confondre le medisan. » Et il se barbouilla le nez et le visaige de suie et prit les vetemens d'un sien serviteur, si bien qu'ainsi déguisé comme un villain, il se presenta auprez de la servante du sieur de Milverville. Par ailleurs fort bien tourné et de traicts agreables, l'ami obligeant courrut bien vite bonne fortune chez la dame, laquelle le tenoit tout embrassé au bord de son lict et oubliant sa triste condition lui offrit ses cuisses, sa motte et ses tétins, jusque ce qu'elle fut en telles chaleurs qu'elle entra en pamoison et remit au galan, et sa vertu, et la clef du coffre de son maistre. Revenu de nuit avecque un compaignon, il s'appuya sur un carreau plombé d'une fenestre de la chambre, laquelle refermoit le coffre du méchant homme. Il pressa tant et si bien que le carreau se brisa et les deux amis se glissèrent dans la pièce. Au moment qu'ils ouvroyent le coffre, le sieur de Milverville entra dans sa chambre, laquelle étoit sombre et il ne vint point les deux compaires qui se laissèrent tomber derriere la tapisserie.

J'ay ouy dire qu'alors pénétra aussy une dame également déguisée en manante, laquelle prenant pretexte de vendre quelque lettre de sa supposée maistresse, vint pour occire le méchant par un stylet par elle celé en son corsage. Le temps que les serviteurs arrivassent, les deux compaignonz issirent de la chambre sans qu'ils fussent inquiétés.

Je vous fis ce conte pour dire que la galanterie et le courage sont quelque foy bien récompensez, car la dame se montra fort empressée auprez de l'ami qui l'avait aidée à préserver son honneur, lequel troussa deux honnestes dames dans la même nuit, la servante par devoir et la comtesse en remerciement...



CHARLES BAUDELAIRE

SONNET

Source de *L'Homme à la lèvre tordue*

Notre enquête ne pouvait faire l'impasse sur l'oeuvre de Baudelaire, qui, en les traduisant, a magnifié les indigestes cauchemars de l'éthylique Edgar Poe, les transformant en sublimes exemples de ce que notre prose française peut produire de meilleur. Nous ne traiterons pas ici des enquêtes du Chevalier Dupin, dont Sherlock Holmes, aussi vaniteux qu'ingrat, se moque grossièrement.

Nous ne développerons pas plus le cas de *L'Assassinat du Pont-Rouge*, de Charles Barbara. Rappelons simplement que ce roman, le PREMIER roman policier écrit de tous les temps (il date de 1858), est l'oeuvre d'un ami de Baudelaire. Or, non content de traiter du thème, baudelairien entre tous, du remords, il cite in-extenso, dans son oeuvre, le célèbre sonnet

Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire...

Baudelaire lui-même, dans ses *Fleurs du Mal*, évoque à plusieurs reprises le monde interlope du crime et des classes dangereuses : *Le Vin de l'assassin*, *Une Martyre...*

Nous citerons un exemple moins connu, et dont l'influence sur Conan Doyle est patente : un sonnet de jeunesse, sans titre, publié dans le petit hebdomadaire satirique *Le Pirate-Satan*, interdit dès

1847, non répertorié à la Bibliothèque nationale, mais dont mon ami le poète Guillaume Apollinaire possédait une collection. Le thème développé - le malheur du poète dans le monde moderne - est celui que l'on retrouve dans *L'Albatros*. Mais surtout, Doyle s'en est évidemment servi pour composer son *Homme à la lèvre tordue*, en "londonisant" sans scrupules le cadre du poème, et non sans en gâter la riche portée symbolique :

Devant un cabaret, Barrière d'Enfer,
Un pauvre estropié vendait des allumettes.
Suppliant les badauds, il tendait sa casquette
En grelottant, glacé sous la bise d'hiver.

Son visage enlaidi par un rictus amer
Exhibait aux regards des passants en goguette
Sa lèvre déchirée jusques à la pommette,
Affreuse cicatrice où palpitait la chair.

A ce mendiant hideux le poète est semblable.
Accroupi dans la boue, déchu et misérable,
Méprisé par la foule, invisible au flâneur...

Mais le regard est vif sous la lourde paupière :
Et si pour les passants il inspire l'horreur
Au rêveur charitable il offre la lumière !

MARCEL PROUST

LES HÊTRES ROUGES

On aura compris que, dans l'éternelle querelle des Anciens et des Modernes, je ne me situe pas dans le camp des partisans de la mode et de l'actualité "*up to date*". Je me sens d'autant plus à l'aise pour présenter le texte qui suit. Il a été retrouvé par mon ami Lucien Daudet, frère et fils d'auteurs d'illustre renommée, dans les papiers de Marcel Proust, des brillantes chroniques duquel les abonnés mondains du *Figaro* d'avant-guerre se souviennent peut-être encore. Il travailla longtemps à une oeuvre, une interminable autobiographie dont les méandres stylistiques ont fini par lasser les plus vaillants et les mieux disposés de ses lecteurs, et dont le dernier volume vient de paraître¹ grâce à la pitié de sa famille et de ses amis de la NRF.

Le texte, un brouillon, difficilement lisible, qui se présente sous la forme d'une page de carnet allongée, sur laquelle sont collées des bandes de papier pliées en accordéon, contenant d'innombrables corrections et additions, n'est pas datable. Pourtant, il s'agit sans conteste de la situation et des personnages des *Hêtres-Rouges*. En est-ce la source ? - mais par quel biais Conan Doyle en aurait-il eu connaissance ? Proust, qui avait un vrai talent de pasticheur, s'est-il amusé à parodier Conan Doyle ? Je livre le texte à mes lecteurs : ils seront juges. Qu'ils y voient une élégante plaisanterie ou une pièce du dossier.

Quelquefois, quand la clémence d'un printemps ou la particulière tiédeur d'un mois de septembre incitaient mon père à prolonger, malgré les douces

¹ *Le Temps retrouvé* parut en 1927.

remontrances de ma mère, notre promenade dominicale au-delà de ses limites habituelles, mettant en danger la ponctualité de notre retour, au risque de nous attirer les remontrances de Françoise indignée d'être obligée de "garder au chaud pour ces messieurs-dames" la tarte au poireaux qu'elle avait, avec l'amour de la perfection dont elle faisait preuve dans toutes ses préparations culinaires, hérité d'une longue lignée de cuisinières dévouées aux gourmandises de leurs maîtres, nous poussions jusqu'au-delà du raidillon aux aubépines, nous engageant, comme ces navigateurs portugais dont je lisais les aventures sous les ormes du jardin dans mon fauteuil d'osier en attendant le goûter, dans les terres inconnues qui jouxtaient, du côté de Méséglise, la maison de Vinteuil. Bien que le plaisir de la découverte se fût, sous l'effet de l'habitude, comme celui de ces cravates fuchsia ou de ces foulards mauves que l'on m'offrait, toujours identiques, pour ma fête, croyant renouveler le bonheur que la première fois j'avais exprimé en recevant un tel cadeau, considérablement amenuisé, j'éprouvais toujours une furtive appréhension de joie en revoyant, identiques, solennels et amicaux, les hêtres qui ombrageaient le mystérieux domaine dont nous suivions, sur l'étroit sentier, les murs de pierre tout semés de saxifrages et de scolopendres. A vrai dire, j'aimais tout particulièrement apercevoir, dans les belles journées, à travers l'ombre trouée de mouvantes perles de soleil que le feuillage rutilant des arbres projetait sur la façade de la vieille maison, dans l'embrasement d'une fenêtre, les épaules et les cheveux d'une jeune fille. Elle était assise sur un fauteuil, tournée vers l'intérieur de la pièce, et parfois, les cascades de son rire, fraîches, intenses et cuivrées, qu'elle faisait pleuvoir en réagissant aux saillies d'un invisible vis-à-vis, éclataient comme des gerbes aquatiques dans les allées silencieuses où nous passions. Jaillissant dans la glauque pénombre d'aquarium que la pourpre vieillissante du feuillage projetait autour d'elle, sa chevelure rousse, quoique coupée fort court, la rendait semblable à une de ces Néréides flamandes dont les maîtres de jadis peuplaient les scènes mythologiques qui ornaient le salon de Swann, et dont j'admirais les formes pleines et souples en attendant Gilberte, toujours en retard, pour notre promenade aux Champs-Élysées.

Mais, contrairement à ses soeurs marines et légendaires, elle était vêtue d'une robe bleu électrique, dont les moirures frémissantes et mordorées heurtaient le regard, comme nous frappaient, dans la mélodie d'un quatuor, de blessantes dissonnances introduites à dessein par un maître trop moderne.

Un jour, alors que j'observais, immobile sous les frondaisons, me croyant invisible, son pur profil semblable à celui d'une *Liseuse* de Vermeer ou d'une *Innocence* de Greuze, et dont ma grand-mère m'avait offert une représentation

lithographique qui orna longtemps le mur de ma chambre, elle m'aperçut grâce un miroir de poche qu'elle dissimulait dans son mouchoir. Elle fit un geste de la main où je lus une invite, mais dont je compris bien plus tard, dans un temps où elle devait jouer un rôle important dans ma vie, qu'il me signifiait l'ordre de m'éloigner.

Pourtant, longtemps encore, chaque fois que, dans un *five o'clock* de Madame Swann ou une soirée chez les Guermantes, j'entendais éclater le rire d'une jeune fille rousse, je percevais, montant le long des rivages lointains de ma mémoire, incompréhensible d'abord, puis intensément présent, l'éclat céruléen de sa robe, étincelant au milieu d'opagues et persistants feuillages de hêtres rouges.



LOUIS DE ROUVROY,
DUC DE SAINT-SIMON

MÉMOIRES

Source de *Le Noble célibataire*

Âgé de dix-huit ans, Louis de Rouvroy, sur les instances de sa mère, songe à convoler en justes noces et jette son dévolu sur une des filles du duc de Beauvillier. Le mariage ne se fera pas. A cette occasion, il parle, en une longue digression - dont nous ne citerons que quelques extraits -, d'un autre mariage raté, celui de son cousin Claude de la Ferté-Vidame, un Saint-Simon également. L'histoire est la même que celle connue du lecteur abusé par les indécidences de Conan Doyle. Qu'on en juge :

... Mon cousin me vint trouver seul dans le petit salon du bout de la galerie qui touche à l'appartement de la Reine et où personne ne passait. Il me fit son compliment, et sur ce qui l'amenait, et sur ce qu'il avait mieux aimé m'adresser directement à moi que de m'en faire parler, comme on fait d'ordinaire. Il est vrai que son aventure n'était point courante ; d'un air allumé de crainte, il me dit qu'il se sentait d'aller passer les premiers élans de sa douleur dans la solitude, loin de la Cour. Je le pressai de s'en ouvrir à moi et de me conter la raison de son état ; à cela il parut profondément touché de mon inquiétude. Il me dit qu'il était pénétré jusqu'au fond de l'âme, et que de tout son cœur il me remerciait de ma sollicitude, mais qu'en un tel moment de détresse, il balançait d'entre le désir de tout me révéler ou de se retirer pour un temps à la Trappe. Je finis par apprendre que le mariage dont ma famille était exaspérée, et qui avait fait dire à Mme la Maréchale de Lorge qu'une telle union ne pouvait rendre heureux ni les époux, ni leurs parents, et que le Roi assurément ne saurait approuver sans grand déplaisir, entre mon cousin et la fille d'un riche

propriétaire de la Nouvelle-France nommé Doran, ne se ferait pas faute de la mariée qui s'était enfuie au moment même que la cérémonie était commencée. Nul n'avait plus, depuis ce pénible moment, entendu de la promise...

Saint-Simon console son cousin et lui promet son aide. Il va voir Monsieur de Beauvillier qui lui conseille de requérir les services du Lieutenant de Police Hommelet, homme discret et sûr :

Le lendemain matin, au lever du Roi, M. de Beauvillier me dit à l'oreille qu'il avait fait réflexion qu'Hommelet était homme très sûr, et que, si je voulais lui confier l'affaire de mon cousin, il deviendrait un appui très commode et très caché. Cette proposition rendit à mon cousin la joie par l'espérance, après avoir compté tout rompu. Nous vîmes Hommelet dans la journée et l'instruisîmes bien.

Suit la description que Saint-Simon fait du Lieutenant de Police Hommelet. On croit rêver devant tant de similitude avec la silhouette du détective londonien :

Il était grand, fort maigre, le visage long et pâle, un fort grand nez aquilin, la bouche petite, des yeux d'esprit et perçants, le sourire rare, l'air ironique mais ordinairement fort sérieux et concentré. Il était né vif, bouillant, quelque fois emporté, goûtant peu des plaisirs. Beaucoup d'esprit naturel, le sens extrêmement droit, une grande justesse, souvent trop de précision ; l'énonciation aisée, exacte, naturelle ; l'appréhension vive, le discernement bon, une sagesse singulière, une prévoyance qui s'étendait vastement sans jamais s'égarer ; une simplicité et une sagacité extrêmes, et qui ne se nuisaient point l'une à l'autre.

Le lecteur l'aura deviné ; Hommelet finit par découvrir que la demoiselle était déjà mariée et que son époux, longtemps cru mort avait réapparu au moment de la cérémonie...

Et que dire devant tant d'impudence ? : Mister Doyle n'a même pas pris la peine de changer les noms de "ses" personnages !

COMPLAINTE POPULAIRE

Et s'il fallait, pour dessiller les yeux des aveuglés volontaires, une preuve décisive de la perfidie des mercantis littéraires d'Albion, c'est sans conteste le document suivant qui la leur fournirait. Car, non content de piller les monuments les plus irréfragables du patrimoine spirituel que les écrivains français ont légué à notre nation, Mister Watson, fatigué sans doute par la digestion de ses bouillis de boeuf arrosés de thé, n'a pas hésité à chercher la nourriture de son inspiration défaillante dans les témoignages les plus humbles de notre héritage gaulois ! Oui, il a osé présenter comme une page de ses mémoires personnels une de ces plaintes que les chanteurs des rues offraient jadis pour quelques sous à la curiosité émue de nos compatriotes. Que l'on m'entende bien ! Je ne prétends pas que le texte qu'on va lire mérite la comparaison avec les chefs-d'oeuvre de François Coppée, d'Albert Samain ou de Sully-Prudhomme. Certes non ! La rime en est laborieuse, la versification hésitante, et la syntaxe discutable. Mais, telle qu'elle est, c'est une oeuvre française, émouvante à sa simple et modeste façon, un pur produit de ce que notre sensibilité populaire a créé, de son propre fonds. L'Anglais, dépourvu d'imagination, incapable d'invention, a nourri son anémique inspiration avec cette pauvre complainte, que les érudits datent des années 1820, en la transposant à peine dans l'épisode de *La Pensionnaire voilée...*

COMPLAINTE SUR LE CRUEL DESTIN DE LA FEMME INFIDELE
D'UN DOMPTEUR DE FAUVES FEROCES QUI TROUVA LE CHATI-
MENT DE SA PERFIDIE PAR LA TRAHISON DE SON AMANT ET LA
GRIFFE D'UN LION

Sur l'air de *La Complainte de Fualdès*.

(Le texte se vend cinq sous auprès des chanteurs
ou au Palais-Royal, Galerie de Bois, à l'enseigne du Singe Bossu)

Ecoutez, peuple de France
En gardant un grand silence
La cruelle tragédie
De ces deux amants maudits.
Ils se sont crus très malins
Mais ont connu leur destin !

Dans une ménagerie
Vivait une jeune fille
Dont les parents dev'nus vieux
De son avenir soucieux
Avaient fait une écuyère
Et la belle était très fière.

Ses cheveux blonds comme l'or
Et les formes de son corps
En un clin d'oeil séduisirent
Le dompteur, un triste sire
Qui sans hésiter usa
De la fille aux beaux appas.

Il était laid et brutal
Et son visag' d'animal
Lui donnait la ressemblance
D'un ours aux pattes immenses
Dont le rest' de sa personne
Était d'un vrai porc fait homme.

La pauvrete sacrifiée
Aux appétits insensés
De ce monstre de nature
Ne tarda pas, soyez sûrs
A chercher dans d'autres bras
L'amour qu'ell' ne trouvait pas.

Elle tomba amoureuse
Bien qu'ell' ne fût pas vicieuse
Et se donna sans scrupules
A Léonardo l'Hercule
Qui était beau comme un ange
Mais son âme était de fange.

Poussés par la passion
Ils perdirent la raison
Et osèrent préméditer
D'assassiner sans pitié
Pour se sauver des misères
Le mari de l'écuyère.

Et l'Hercule, âme perdue !
Fabriqua-z-une massue
Qui était faite-z-en plomb
Semblable à un' patt' de lion
Avec l'aide de cinq clous
Qu'il y planta tout au bout.

Ils voulaient, amants funestes,
En exécutant leur geste
Sans crainte de la police
Faire croire à la justice
Que ce serait le lion
Qu'aurait tué son patron !

Mais quand l'amant eut frappé
Le dompteur par lui tué

L'écuyère auprès de lui
Fit retentir un grand cri :
Elle avait laissé béante
La cage de la bêt' géante !

Et le lion de l'Atlas
Se jeta, trois fois-z-hélas !
Sur la pauvre pécheresse
Qui hurlait avec détresse.
Il lui griffa le visage
Et en fit un vrai carnage.

Elle implorait son amour
Pour qu'il vienne à son secours.
Mais le lâche devint blême
Et dans sa douleur extrême
Elle vit partir l'Hercule
Qui s'enfuya sans scrupules.

MORALITE

Jeunes filles au beau visage
Tâchez donc de rester sages
Car sous des dehors charmants
Bien souvent vos chers amants
Apparaissent un beau matin
Avoir des âmes de lapins.



LES MILLE ET UNE NUITS

On sait en effet qu'Antoine Galland, érudit par vocation et diplomate de profession, entama la traduction des Mille et une nuits en 1670, peu de temps après avoir rejoint le service du marquis de Nointel, ambassadeur de Louis XIV à Constantinople ; il ne devait pourtant achever la rédaction du XII et dernier tome de cette œuvre majeure que le 8 juin 1713, c'est-à-dire plus de vingt-cinq ans après son dernier voyage en Orient.

Or, si les premiers textes de Galland étaient bien fondés sur des manuscrits arabes originaux (B.N. de Paris, fonds arabe 3645) comme sur des contes glanés directement sur le terrain, il est aujourd'hui évident que le traducteur a progressivement cédé le pas au littéraire dès que les sources orales ou épigraphiques à sa disposition ont commencé à se tarir...

Les Mille et une nuits de Galland sont donc à la littérature arabe ce que les romans de Chrétien de Troyes et les récits d'Anatole Le Braz sont aux contes celtiques : une libre variation sur des thèmes universels auxquels un auteur de talent a su imprimer la marque du Génie français et ajouter le piquant si caractéristique des salons parisiens.

Voltaire, Diderot et Montesquieu – mais aussi, dans une moindre mesure, et avec moins de réussite, Pétis de la Croix, le savant Bignon ou l'écrivain Gueulette – ne s'y sont d'ailleurs pas trompés, et se sont emparés avec empressement des motifs faussement exotiques révélés par ces contes pour mieux pourfendre la superstition et, finalement, écraser l'infâme...

Cette indéniable gallicité des contes de Galland vient donc renforcer le caractère véritablement criminel de l'annexion par Doyle de l'une des créations les plus originales du poète de Rollot¹ : L'aventure du Shah Vajjâ, dont nous livrons ici les premières pages, est bien connue des philologues français, même si cette variation de la troisième des Aventures du Calife Haroun-Al-Raschid n'a jusqu'ici été publiée dans notre langue qu'en annexe au tome XI de l'édition originale (1717) des Mille et une nuits. Il convient pourtant de remarquer que le plagiaire de Baker Street avait un accès plus aisé à ce texte, puisque les traducteurs anglo-saxons avaient pris dès 1721 l'habitude de le présenter directement dans le corps de l'œuvre – au mépris de l'équilibre de celle-ci, sans doute, mais vraisemblablement avec le souci de ne pas fatiguer leurs indolents lecteurs.

Les similitudes entre ce conte et *L'Aventure du détective agonisant* sont trop évidentes – et, à dire vrai, trop nombreuses – pour qu'il soit utile ou opportun de toutes les relever ; nous apporterons néanmoins, en note, quelques précisions sur les moins évidentes d'entre elles.



¹ (N.d.E.) Ce détestable exemple a d'ailleurs été récemment suivi par un obscur sémiologue italien, qui connut sa minute de gloire au milieu des années quatre-vingt en reprenant à son compte le stratagème utilisé par le médecin de Douban pour se venger du Roi de Grèce (L'histoire du Vizir Puni, tome I) : un livre aux pages collées, mais également empoisonnées... Là encore, une stratégie narrative élaborée par Antoine Galland permit à un graphomane compulsif de commettre un roman à succès.

L'AVENTURE DU SHAH VAJĀ

Quelquefois, comme Votre Majesté ne l'ignore pas, les souverains de ce monde doivent se faire violence et s'abandonner à la ruse ou au mensonge pour satisfaire aux obligations de leurs charges. Même le plus honnête et le plus vertueux des califes de Bagdad, le fameux Haroun Al-Raschid, fils de Mahdi, dut un jour recourir à ces artifices pour mieux rendre la justice.

La grande île de Sumatra fut longtemps l'un des royaumes tributaires des califes de Bagdad. Le roi qui la gouvernait du temps d'Haroun-al-Raschid s'appelait VajĀ ; et puisque l'un et l'autre étaient cousins, fils de deux frères, Haroun avait accordé à VajĀ le titre de Shah des Iles de l'Est.

Le Shah VajĀ¹ avait jugé à propos de confier l'administration de ses Etats au vizir Sidi Kamel². Or, le caractère de ce dernier ne compensait que bien peu ses grandes qualités d'intendant : Kamel était toujours chagrin, et il rebutait également tout le monde, sans distinction de rang ou de qualité.

Chargé par son maître de trouver l'épouse capable de lui engendrer un héritier, il avait décrété que la beauté et toutes les belles qualités du corps n'étaient pas les seules choses que l'on devait chercher chez une future reine de Sumatra. Fort de ce principe, il n'avait présenté à son Shah que les filles nubiles les plus honnêtes et les plus vertueuses des îles orientales, toutes de lignée royale ou pour le moins princière, mais toutes également affligées, par un malencontreux hasard, d'un défaut physique souvent susceptible d'occulter leurs belles qualités morales : borgne ou boiteuse, naine ou goitreuse, chacune des fiancées que le vizir Sidi Kamel présentait à son Shah semblait moins accorte que la précédente.

Tant de probité et d'honnêteté réunies ne parvenaient pourtant pas à induire chez VajĀ la douce inclination qui précède parfois l'hyménée ; toute sa cour ne l'en pressait pas moins de prendre femme, de peur que Sidi Kamel n'eût un jour à assurer une régence que le caractère du vizir annonçait longue et difficile. Le Shah VajĀ se

¹ Cette fois, Mister Doyle a rencontré quelques difficultés en cherchant à angliciser des patronymes typiquement arabes ou persans, et s'est vu contraint d'abandonner ses piétres jeux de mots habituels pour pratiquer des allitérations qui ne sont pourtant pas moins transparentes. On reconnaîtra ainsi Victor Savage derrière le Shah VajĀ.

² Les traductions anglaises, peu respectueuses des règles fixées dès 1682 par les bons pères pour la transcription des noms propres orientaux, transforment "Kamel" en "Camel". Doyle a conservé les initiales en les inversant, et transformé Sidi "Camel" en Culverton Smith.

résolument donc à rendre visite à son cousin Haroun-Al-Raschid, persuadé qu'il saurait trouver dans la grande ville de Bagdad une épouse digne à la fois de ses fonctions et de son affection.

Accompagné de son vizir, Vajjâ fit son entrée dans la capitale de l'empire des Abbassides¹ en un jour qui ne me vient pas présentement à la mémoire². Haroun lui fit à la fois bon visage et bon accueil : apprenant la raison du voyage de son cousin, le calife fit sur le champ organiser maintes joutes et festivités au cours desquelles lui furent présentées tout ce que la bonne société musulmane comptait de filles à marier ; tant et si bien que, moins d'une semaine après son arrivée, Vajjâ était déjà fiancé à la belle et noble Fatime, fille du sultan d'Alifbay.

Les vœux à peine prononcés, le Shah fut pris de fièvre, s'alita et mourut en trois jours.

Le décès de son cousin contrista et intrigua si fort Haroun qu'il fit mener une longue enquête, interdisant aux membres de la suite du Shah de Sumatra de repartir pour l'Orient. Comme à son habitude, le calife de Bagdad ne se contenta pas du rapport de ses sicaire et prit soin de se travestir pour interroger plus à loisir les médecins et les mages qui avaient assisté aux derniers moments de Vajjâ ou se mêler incognito aux servantes de la princesse Fatime³.

Toutefois, après plusieurs lunes d'efforts, l'espoir sembla abandonner Haroun, qui s'enferma dans son palais pour pleurer enfin son cousin.

Comme ce deuil semblait durer plus que de coutume, le vizir Giafar, fidèle ministre du calife, passa outre les ordres de son souverain et força la porte de ses appartements particuliers. Il trouva le fils de Mahdi couché sur un sofa, les traits tirés par la maladie autant que par le chagrin : « Sire, s'exclama le Vizir, pourquoi gardez-vous la

¹ (N.d.E.) Harun Al-Rashid (766-809) fut le cinquième calife abbasside (786-809).

² Ces irruptions soudaines d'un narrateur parfois négligent (Schéhérazade) dans le fil même du récit se rencontrent à plusieurs reprises dans le recueil (cf. p. ex. le second paragraphe de *l'Histoire d'Aladin ou la lampe merveilleuse*) ; elles tendent bien sûr à démontrer que Cervantès a d'abord bâti son Quichotte sur des formes narratives typiquement arabes : « *En un village de la Manche, du nom duquel je ne veux pas me souvenir... (de cuyo nombre no quiero acordarme...)* »... On observera néanmoins que si Cervantès, plagiaire génial, parvient à dépasser les limites des contes maures de son enfance pour inventer le roman moderne, Doyle se contente quant à lui de simplement transposer l'intrigue et la situation créées par Galland dans l'Angleterre victorienne, sans guère plus d'invention.

³ On sait maintenant à quel personnage Sherlock Holmes a emprunté l'usage des déguisements les plus divers...

couche depuis tant de jours sans plus vous préoccuper des affaires de l'Etat et des comptes de vos propres fiefs ? Vajjâ est mort depuis plusieurs semaines déjà, et il n'est pas convenant qu'un Abbasside porte le deuil aussi longtemps : la suite de votre cousin n'attend que votre ordre pour porter la nouvelle de son décès à Sumatra, et le peuple murmure que son calife ne souhaite plus rendre la justice. Ordonnez, et vos eunuques appelleront vos épouses qui vous baigneront, vous distrairont et rendront plus léger le souvenir de votre amitié pour le Shah.

- Ne me parle plus de bains, coupa le Calife, je soupçonne cette détestable pratique d'être directement responsable de notre décadence !

- Comment cela, mon Seigneur ? s'étonna le Vizir.

- Les génies, mon bon Giafar, les génies de l'eau : ne sais-tu pas qu'ils s'emparent du corps de nos concitoyens pendant leurs ablutions ? Une fois possédé, même le plus pieux des imâms ne peut s'empêcher de blasphémer, même la plus fidèle des épouses cède à ses séducteurs : Albatsar, le Roi des Génies, complotte contre la dynastie et souhaite s'emparer de mon trône en corrompant mon peuple ! »

Ce délire inquiéta Giafar, qui se rapprocha de son maître et le toucha au front, qu'il trouva brûlant.

« Je vous croyais seulement atteint de langueur, mon Maître, et vous êtes en fait tout fiévreux ! s'écria-t-il.

- Oui, répondit distraitemment le Calife. C'est que, pendant mon enquête sur la mort de Vajjâ, l'une des suivantes de celui-ci m'a jeté un sort.

- Un sort, Majesté ?

- Quelle importance peut avoir cette légère indisposition en comparaison de la trahison des génies ? grommela Haroun, le regard éteint. Cette petite souillon servait à la table de mon cousin. Grimé en simple panetier, je l'ai pressé de questions afin d'être certain que ce dernier n'avait pas pu être empoisonné. Irritée de mon insistance, elle m'a soufflé une fine poudre au visage pour se dégager. C'était il y a deux jours, et mes vertiges n'ont fait qu'empirer depuis. Mais cet incident, en me contraignant à m'aliter, m'aura au moins permis de réfléchir et de me rendre compte de la perfidie d'Albatsar, roi de la Cité d'Iffeq et souverain des génies dans cette partie du...

- Sidi Kamel connaît chacun des membres de la suite de Vajjâ, l'interrompt Giafar. L'avez-vous interrogé à propos de cette servante si peu aimable ?

- Certes, admit Haroun. Le Vizir de Sumatra s'est confondu en excuses, a donné l'ordre de faire fouetter l'insolente et m'a cédé une mesure d'herbes de son pays à prendre en tisane pour me guérir de mon mal. Il m'a assuré que je serai sur pied dans deux jours à compter d'aujourd'hui, fin prêt à combattre les légions d'Albatsar. »

Ces paroles n'apaisèrent pas Giafar : il avait assisté à l'agonie de Vajjâ, et reconnaissait chez Haroun Al-Raschid les symptômes de la fièvre qui avait emporté son cousin. La servante pouvait-elle avoir usé de la même poudre pour assassiner le Shah, puis pour se débarrasser de celui qu'elle prenait pour un panetier trop curieux ?

« Avez-vous pris la médication de Sidi Kamel, mon Seigneur ? demanda-t-il.

- Dès mon retour au palais, mais la quantité en était si faible que mes épouses n'ont pu en tirer qu'une seule petite tasse de tisane. Qu'importe d'ailleurs ! Personne n'est mieux placé que Kamel pour connaître le dosage adéquat des antidotes à la magie de son pays. »

Giafar prit sa décision sur le champ :

« Mon Maître, permettez-moi de convoquer sur le champ le Vizir de Sumatra !

- Pourquoi cela, Giafar ?

- Je soupçonne cette servante de vous avoir fait respirer le poison qui a emporté votre cousin ; sans doute s'est-elle ainsi vengée de quelque brimade. Puisque nos médecins n'ont pu le reconnaître, c'est qu'il s'agit sans doute d'un venin de son île natale : Kamel saura le reconnaître et vous prescrire le médicament adéquat. »

Haroun haussa les épaules.

« Fais comme tu l'entends.

- Il convient d'agir avec célérité : je pars donc quérir le Vizir de Sumatra », se réjouit Giafar en reculant vivement vers la Porte.

Un cri de son maître brisa son mouvement.

« Ne quitte pas cette pièce ! », rugit Haroun.

Surpris et peiné, Giafar se retourna vers son maître. D'un geste, ce dernier l'invita à s'agenouiller près de lui.

« Qui sait si l'un de mes gardes n'a pas été envoûté par Albatsar ? » murmura Al-Raschid à l'oreille de son Vizir, en glissant un regard soupçonneux vers les sicaires gardant sa porte. « Je ne puis avoir confiance qu'en toi : je n'ignore pas que tu répugnes à te baigner plus d'une fois par mois – les génies n'ont donc pas pu corrompre ton âme. »

Aucun courtisan n'ignorait que la seconde épouse de Giafar, farouche esclave franque autrefois capturée par une galère abbasside, refusait d'accorder ses charmes à son époux si ce dernier n'exhalait pas la fragrance virile des hommes de son village natal¹..

« Mande l'un de tes secrétaires et envoie-le vers Sidi Kamel, continua Haroun. Qu'il lui décrive soigneusement mon état, et qu'il lui fasse savoir que sa première drogue n'a pas eu l'effet escompté. Dès que tes ordres seront donnés, emprunte un cimeterre, puis chasse mes femmes, mes serviteurs et mes gardes de mes appartements : je ne veux courir aucun risque. »

Les ordres du Calife de Bagdad, que celui-ci soit lucide ou délirant, ne souffraient aucune contradiction : quelques instants plus tard, Giafar et Al-Raschid étaient seuls dans la pièce, le premier encombré d'un long sabre incurvé, le second gémissant doucement sur sa couche. Réunissant ses dernières forces, Haroun s'adressa une nouvelle fois à son Vizir :

« La surprise reste la meilleure des alliées, mon ami : les sbires d'Albatsar peuvent attaquer à tout instant. Dissimule-toi soigneusement derrière mon sofa : tu en surgiras et courras sus à l'ennemi si je t'appelle – mais seulement si je t'appelle, m'entends-tu ?

- Mais, mon Seigneur, il faudra bien que j'accueille Sidi Kamel. Je ne puis donc...

- Ne t'inquiète pas des convenances, l'interrompit le Calife. Tu resteras caché pendant toute la durée de mon entretien avec le Vizir de Sumatra et tu n'apparaîtras que sur mon ordre. J'ai dit. »

Giafar, la mort dans l'âme, s'inclina devant son calife et dissimula du mieux qu'il put son embonpoint naissant derrière le sofa de son maître. La position était inconfortable ; elle n'était pourtant pas insupportable. Un coup à la porte fit sauter le Vizir, qui entendit son secrétaire introduire timidement Sidi Kamel auprès du Calife, avant de s'éclipser.

« Entre, Kamel, et ferme soigneusement cette porte », murmura Haroun d'une voix faible.

¹ Ce paragraphe est sans doute apocryphe : nous l'empruntons à l'édition anglaise de 1721, mais il est absent du XI tome de l'édition originale des Mille et une nuits - il n'est donc pas exclu que cette description peu amène des mœurs franques soit une pure et simple invention de C. A. Milverton, éditeur londonien des œuvres de Galland, dont la propension à la médisance était encore proverbiale au début du XXe siècle.

Un long silence s'ensuivit. Le Vizir de Sumatra s'était approché du sofa, et examinait Haroun

« Ce jeune homme m'a laissé entendre que le Commandeur des Croyants désirait recourir à mes modestes connaissances médicales, déclara Kamel. »

[Haroun persiste à feindre la folie et parvient à mettre Kamel suffisamment en confiance pour que ce dernier, savourant son triomphe, admette que sa tisane, et non la poudre de la servante, est à l'origine de l'empoisonnement du Shah et du Calife : Al-Raschid, en pleine santé, lui révèle alors qu'il n'a jamais consommé ce breuvage et n'a monté cette supercherie que pour l'amener à se dévoiler et venger ainsi Vajjâ ; Giafar arrête alors le félon.]

Le conte s'achève sur une note de gaieté avec l'empalement de Sidi Kamel au rythme du psaltérion vengeur de la belle Fatime, fille du Sultan d'Alifbay].



VII

DE SURPRISES EN SURPRISES...

ALLAIS, CHRISTOPHE,
VILLON, MISTRAL
& Voltaire

*« Maintenant que nous connaissons les
procédés du voleur, assurons-nous de
son tempérament. »*

Victorien Sardou, *La Perle noire*.



'AUCUNS seraient tentés de m'accuser de vouloir à tout prix noircir le tableau de chasse du prédateur anglais. « Ne voit-il pas le mal partout, là où il n'y a peut-être que coïncidence, voire admiration pour notre littérature ? », s'écrieront les plus candides de mes lecteurs. Hélas, le voleur ne s'arrête pas en si bon chemin, il persiste et signe !

Qu'il nous dérobe thèmes et intrigues, c'est chose aujourd'hui banale, mais Monsieur Doyle va plus loin qui s'accapare les noms, les ambiances et les caractères, sans piper mot sur ses emprunts. Et il fait feu de tout bois ! Pourquoi s'en tenir à Villon ou Voltaire - comme nous allons le voir - alors qu'il suffit de puiser à toutes les rivières de notre belle France ? Monsieur Doyle s'en prend également à nos auteurs modernes, nous l'avons déjà signalé, avec un

goût tout britannique pour le décadant, le fantasque et le malsain : plutôt que de "s'inspirer" de nos plus grandes gloires actuelles comme Monsieur Georges Lecomte qui vient d'être élu à l'Académie Française au fauteuil du regretté Frédéric Masson, Jules Clarétie ou Boylesve¹, il préfère imiter Proust ou Lautréamont. Qui dans cinquante ans se souviendra encore de ces deux noms ? Ou bien de celui d'Arthur Conan Doyle ?

Soyons juste, Mister Doyle fait quelquefois preuve de plus de discernement dans ses choix, lorsqu'il pille ces aimables auteurs bien français que sont Alphonse Allais ou Christophe.

Et ne va-t-il pas jusqu'à s'emparer de la prose de Frédéric Mistral, prix Nobel de littérature ? Non, Monsieur l'Anglais, c'en est trop. Vous aurez des comptes à rendre à la postérité méprisante.



¹ Qui nous a malheureusement quitté au début de cette année.
(N.d.E.) Le 14 janvier 1926.

FRANÇOIS VILLON

LE TESTAMENT CLXXXVII¹

Item, à Maître Charles Heaulmet
Je laisse un tonneau de Bourgogne
Il m'a épargné le gibet
Où me cuidaient pendre les cognes
Pour un vol qui n'était mon fait
(Un au moins, si ce n'est vergogne !)
Ils fuirent sous les quolibets
Ne pouvant finir leur besogne

Chère loque, ô corps qui est mien
On te veut pendre comme andouille
Briser tes os tes dents tes reins
Couper tes oreilles et tes couilles

Mais Heaulmet prouva et fit bien
Qu'un coquillart nommé Réville
Etait l'auteur de ce larcin
Ainsi sauva mes ustensiles
Il montra du doigt le coquin
Comme le chien de Basquerville
(Gloire à Jhésus et à ses saints !)
Il mit gentiment dans le mille

¹ 2ème édition Clément Marot, 1524

ALPHONSE ALLAIS

RETROUVAILLES

La première fois que j'ai fait la connaissance de Chamouillard c'est pendant notre volontariat à Metz en garnison dans le corps des artilleurs. On pouvait dire et on le disait : l'artilleur de seconde classe Chamouillard avait une façon de porter notre élégant uniforme, digne de nos canons et de ceux de la mode. Je n'ai jamais su par quelles louches tractations il avait réussi à se faire admettre comme aspirant-aide-auxiliaire auprès du Médecin Major.

La deuxième fois que j'ai revu Chamouillard c'était il y a déjà quelques lustres, (ce qui n'est pas fait pour me rajeunir) au cours d'une réunion des Anciens Artilleurs de Metz, *tempus fugit*. Toujours aussi élégant à la ville qu'il l'avait été à l'Armée, ce qui frappait surtout dans sa personne c'était une redingote d'une couleur qui rappelait irrésistiblement le charmant plumage du serin. Je me souviens que c'est à partir de là que nous l'avions surnommé "Veston Jaune".

(Connaissant mon extrême sensibilité, vous me pardonnerez chers lecteur et très chères lectrices d'essuyer, ici, une ou deux larmes furtives qui perlent à mes paupières).

La dernière fois que j'ai rencontré Chamouillard, c'était avant les déplorables événements de 70 (vous êtes donc trop jeune pour vous en souvenir), un matin, de très bonne heure (je ne me rappelle pas quelle mouche m'avait piqué pour me lever si tôt) j'ai rencontré, disais-je, Chamouillard à l'angle de la rue Saussure et de la rue Lebouteux, non loin, si mon souvenir est exact, du boulevard Bonne Nouvelle¹.

Nous ne nous sommes pas reconnus tout de suite, moi surtout car, lui, il avait beaucoup changé, disons épanoui. Mais l'organisation sans faille de mon cerveau reconnu presque instantanément sa redingote jaune qui, si elle avait

¹ Où je logeais alors mais dont j'ai déménagé depuis pour des raisons morales qui ne regardent que moi seul.

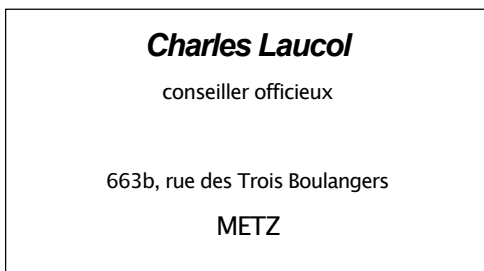
été rouge et s'il n'avait pas arborés de superbes bacchantes, aurait pu le faire confondre avec Pickwick soi-même.

- Aldebert ! (je m'appelais déjà Aldebert, c'est plus chic à l'oreille) toi ! Toujours aussi bel homme !

- Chamouillard ! Mon vieux Veston Jaune ! qu'est-ce que tu deviens ? tu as continué dans la médecine ? Allez, viens prendre un verre à la santé des artilleurs de Metz.

Nous nous installâmes à la terrasse du café le plus proche du carrefour de la rue des Lavandières-Sainte-Opportune et du Quai de la Mégisserie (oui, il me semble maintenant que c'était plutôt à ce carrefour là. Je revois la couple de becs de gaz encore allumés.).

Les deux premiers vermouths commandés, il m'expliqua qu'il avait abandonné la carrière médicale et qu'il était en mission à Paris car, depuis quelques années, il avait l'honneur d'être le secrétaire d'un homme tout à fait remarquable dont il me tendit la carte :



- Ce n'est pas pour me vanter, mon cher Aldebert, mais je suis assez fier de la confiance qu'il me témoigne car sa réputation dépasse les frontières. Je te dirais que même des têtes couronnées, auxquelles il a rendu de grands services, ont son nom sur la langue (c'est une image !) :

Charles Laucol (Metz) !

- Si je te disais (il me l'a dit), il tient tellement à moi que, sur ma demande, il m'a proposé de venir habiter chez lui pour m'avoir, si je puis dire, toujours sous la main. L'appartement n'est pas très grand mais il se trouve qu'il comporte un salon et deux chambres dont une qui était presque vide. (tiens comme mon verre, Garçon !). La rue des Trois Boulangers occupe une

situation privilégiée au centre de Metz et notre appartement est juste en face de l'Hôtel de Police ce qui, quelquefois peut être très utile, surtout pour les policiers qui viennent demander des conseils précisément officieux à mon maître. Et tu sais....

Au fait, je me le rappelle tout-à-fait à présent, ce n'était pas au coin de la rue des Lavandières-Sainte-Opportune et du Quai de la Mégisserie mais bien au coin de la rue Monge et de la rue des Boulangers, à la terrasse du Café des Moulins qui était, dans le temps mon café de prédilection.

Mes fidèles lecteurs et aimables lectrices me pardonneront cet inopportunité, car ils savent à quel point je suis un esclave de la Vérité.

Revenons à la terrasse du Café des Boulangers juste à temps pour capter la fin d'une phrase du discours de ce bon Chamouillard :

- ... et il m'a répondu : mon cher Jaune Veston (G. Laucol a des ancêtres un peu britishes qui inversaient déjà l'ordre logique des mots), mon cher Jaune Veston, puisque vous êtes là (j'aime en lui cette façon de s'exprimer sans ambages) eh bien, m'a-t-il dit, je vous autorise à prélever quelques notes sur certaines parmi nos affaires non couvertes par le secret d'honneur.

- Félicitations ! mon cher Veston ! Pourrais-tu tout juste me préciser quel genre de service peut rendre à nos grands hommes un Conseiller officieux comme le tien?

Veston Jaune fit honneur au vermouth-cassis (Mieux vaut boire assis que debout et vermouth cassis). Puis se penchant discrètement sur mon épaule, me glissa dans l'oreille subséquente :

- Ça, mon vieux Aldebert ! je n'ai pas le droit de t'affranchir sur des secrets d'État que nous avons résolus moi et mon maître. Mais si tu veux, je peux te conter une affaire compliquée mais à laquelle il a trouvé, comme à son habitude, une solution élémentaire.

Je voulus, il conta.

Étant donné que l'ami Chamouillard ne m'a pas fait promettre de la garder pour moi (en tout cas, je ne m'en souviens pas d'une manière formelle et lui non plus sans doute) je vais me permettre de vous faire part de cette, en effet, très curieuse et édifiante aventure...

CHRISTOPHE

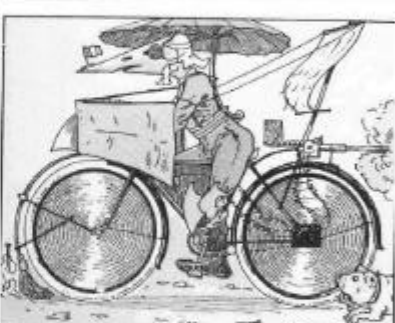
LA FAMILLE FENOULLARD, LE SAVANT COSINUS
LES MALICES DE PLICK & PLOCK

Non content d'outrager nos classiques, Monsieur Doyle s'est également servi dans ce que je nommerai, sans aucune ironie, la *petite* littérature. Que le lecteur compare la légende des délicieux dessins ci-contre, tirés des *Malices de Plick et Plock* que l'aimable Georges Colomb, plus connu sous son nom de plume Christophe, a publié en 1904, avec le pensum que nous a récemment livré Conan Doyle, intitulé *Le Vampire à Sussex*.

A la page suivante, je laisse le sagace lecteur deviner quelles ridicules histoires notre écrivain anglais a tiré des amusantes vignettes de Christophe. Nous citerons au hasard, pour aider ceux que la "prose" britannique laisse froids : *La Cycliste solitaire*, *C. A. Milverton*, *Le Problème final*, etc.



- Le rat géant te soumettra



FRÉDÉRIC MISTRAL

UN ESCANDALE EN AVIGNOUN (PROULOGUE)

Pèr mèstre Embelousaire elo èro La femo. l'avié raremen entendu moun amigo parla autramen d'elo. A soun avis esclusse e trepasse lou rèsto de la gènt femenino. Irèno Aiglo, me rapelle, s'apelavo mai moun ami jamai avié jougué emé elo a zizipanpan pèr-ço-que li femello l'interesano pesqui pas.

Avié ansin compausado un pichot aire subre soun viouloun :

Irèno es bèu, Irèno agrado
E se fai bèu toujours que mai ;
Irèno s'oublido jamai.
Zizou Zizou e vivo l'oulimpic de Marsiho.

E se fai bèu toujours que mai
Irèno s'oublido jamai,
Car es l'ounour de l'encontrado
E tèn soun noum d'uno rèino.
Zizou Zizou e vivo l'oulimpic de Marsiho.

E se fai bèu toujours que mai
Irèno s'oublido jamai.
Trouvas Irèno sènso egau
L'amarias mai qu'autro gau.
Zizou Zizou e vivo l'oulimpic de Marsiho.



VOLTAIRE

TEXTE INACHEVÉ DE 1774¹

Chapitre premier

Monsieur Schlessinger² eut trois enfants illégitimes. Le premier fut officier, car il était fort myope et ne voyait ainsi pas le danger, ce qui le rendait brave ; le second, fort maladroit, devint chirurgien car il expédiait si promptement les malheureux venus le consulter qu'il n'y eut jamais personne pour se plaindre ; et le dernier devint prêtre puisqu'il n'était bon à rien.

[...] Voltaire décrit ensuite les méfaits des deux premiers enfants Schlessinger. Il Poursuit : L'Abbé Schlessinger, qui voulait faire une grosse fortune, mais que la religion n'engraissait point, se mit en tête d'acquérir les bonnes grâces de Madame de Califax³, une dame angloise qu'il savait fort riche.

¹ (N.d.E.) Voici quelques extraits d'un manuscrit de Voltaire, non publié car jamais complété. D'après d'Hoursac, ce texte daté de juillet 1774, est de la main même de l'illustre polémiste, ce qui le rend contemporain des *Oreilles du Comte de Chesterfield*, publié dans les *Nouveaux Mélanges* en 1775 à Genève, chez Cramer. On ne peut que regretter que l'auteur de *Perfida Albio* n'ait pas cru bon de publier plus que quelques extraits, propres à défendre sa thèse, car ce manuscrit est aujourd'hui introuvable, sauf peut-être dans l'édition d'Oxford.

² Toute l'aventure connue sous le nom *La Disparition de Lady France Carfax* n'est qu'un plagiat servile de ce texte peu connu de Voltaire. Conan Doyle reprend sans vergogne le patronyme de Schlessinger (en déformant la graphie germanique) pour en faire un pasteur.

³ La "dame anglaise de Califax" devient Lady Frances Carfax. Transposition transparente, qui trahit le plagiaire. Il est probable que le prénom de la "Lady" soit une allusion à l'origine française de la trame du récit repris par Doyle.

Il fit tant et si bien qu'il acquit bientôt la pleine confiance de la crédule qui, parce qu'elle était hérétique, ne savait point la duplicité des prêtres catholiques.

Chapitre troisième

[...] Après diverses péripéties qui ont conduit le félon à enlever Madame de Califax, l'entourage de celle-ci s'inquiète de sa disparition.

On envoie quérir la maréchaussée, qui investit le logis du serviteur de Dieu. On fouille les armoires, on regarde sous les lits et dans la huche à pain, on trouve dans la sacristie un catafalque qui supporte une vieille, qui avait passé la veille. Mais, n'ayant point trouvé Madame de Califax, on se retire, faisant mille excuses à l'Abbé, qui fait des mines outragées.

Mais, dans la nuit, une idée vient au Lieutenant du Roi, et le matin, ses gens trouvent la pauvre Califax, que le prêtre avait fait dormir en lui lisant les écrits de Monsieur Rousseau, et dont il avait celé le pauvre petit corps sous le catafalque, pensant la mettre en terre avec la vieille¹.

Comme le bon Dieu, qui est si peu favorable aux hérétiques et aux autres pécheurs, pardonne tout à ses gens, Schlessinger et sa maîtresse ne furent point pris, et nous ne serions pas surpris d'apprendre dans la suite quelque autre exploit non moins sensationnel² où leurs noms seraient mêlés.

¹ On retrouve ici l'artifice que le médecin anglais reprend à son compte dans son propre récit, dans lequel le catafalque est naïvement remplacé par un cercueil à double fond. Cette pitoyable transposition enlève d'ailleurs à son récit tout caractère crédible.

² Ce membre de phrase est quasiment plagié mot à mot par Conan Doyle qui écrit : *I shall expect to hear of some brilliant incident in their future career*. ce qui se peut traduire ainsi : *Je peux m'attendre à entendre parler de quelque autre exploit sensationnel dans leur future carrière*.

VIII

EN GUISE DE CONCLUSION

*« Por Merlin le sage prudome
Tosjors la Dame elle sera
Et nule autre n'y avra »*

Chrétien de Troyes, *Le Chevalier à la charette*



JE convaincu ? Ai-je dessillé les yeux des lecteurs aveuglés ? D'une poignée d'entre eux au moins ? Poète et romancier à mes heures, je sais par expérience combien est aléatoire la survie d'une oeuvre. Habitué au rôle douloureux de l'inutile Cassandre, il me suffirait d'avoir touché une petite élite : celle des esprits les plus honnêtes et les plus lucides, si rares de nos jours ! *The Happy Few*, en somme.

J'ai voulu, au terme de cette étude, tenter une dernière démarche : ma dernière cartouche ! J'ai recopié quelques titres d'*Aventures* pris au hasard

Et là, le mal m'est apparu dans toute son horreur : il n'est pas une phrase, pas une ligne, pas une expression, que dis-je ! pas un seul mot des *Aventures de Sherlock Holmes* qui n'ait été emprunté, dérobé, volé à notre patrimoine littéraire national ! Qu'on en juge...

Mais il y a pire. Non content d'avoir pillé notre littérature, Doyle a tenté de dissimuler, dans ses titres, de véritables injures contre le lecteur français, révélant tout le mépris dans lequel il nous tient.

Il me semblait bien que quelque chose encore se cachait dans les *Aventures* : et il m'a suffi de recopier les lettres qui composent, par exemple le titre *A STUDY IN SCARLET*, puis de les contempler fixement, de les déplacer, de les re-combiner... pour parvenir à les forcer, à leur faire dire ce qu'elles dissimulaient :

L'ART SAINT SY DEÇU !

Voilà donc, en trois mots, et dans la langue de Du Guesclin et de Jeanne d'Arc, tout le programme esthétique de Conan Doyle ! Je m'en doutais ! Quelle perversité ! Et dans l'ART SAINT, il y a LARCIN ! Encore un aveu !

Avec *THE ADVENTURE OF THE NOBLE BACHELOR*, il nous traitait de sots ruminants :

"TÂTE TON BONHEUR D'HERBE, VACHE FOLLE !"

Et sous *THE HOUND OF THE BASKERVILLES* ?! Il nous parlait comme à ses chiens !

"FOULE SERVE, HABILE TE TOND ! Hé Hé KS..."

L'Habile Teuton !

THE VALLEY OF FEAR ? Mais il nous l'a dédié ! Voyez en quel termes :

HEY, L'OFFRE A VALET.

Voilà comment on nous traite, dans cette "nation de boutiquiers", comme l'appelait Napoléon...

Un dernier mot ? Mister ARTHUR CONAN DOYLE, savez-vous le voeu que les lettres de votre nom m'inspirent ?

O YDOLE NARRANT CHU !

FIN

¹ (N.d. E.) Peu compréhensible... En ancien français, "idole" s'écrivait avec un "Y" et était un mot masculin. "Chu" est le participe passé de "choir". Il faut donc probablement entendre : "*Oh, l'écrivain idolâtré est tombé !*" D'aucuns seront peut-être tentés de trouver à cet heptasyllabe une saveur mallarméenne... Nous pencherions plutôt, au sujet de l'ensemble de cette page, à une forme de pathologie mentale semblable à celle dont souffrit Ferdinand de Saussure dans sa vieillesse, lorsqu'il dépouillait la poésie latine archaïque pour y trouver des anagrammes... Ce qui ne l'empêcha pas d'être, en même temps, le fondateur de la linguistique moderne. Voir à ce sujet J. Starobinski, *Les Anagrammes de Ferdinand de Saussure*, *Le Mercure de France*, 1964, 2.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Présentation : La redécouverte d'un livre</i>	3
<i>L'auteur</i>	5
<i>Le livre</i>	12
<i>Repères chronologiques</i>	16
<i>Bibliographie</i>	20
PERFIDA ALBIO	23
Préface	25
Beaumarchais	37
Anonyme (Eugène P.)	42
Chapitre I - La Rencontre	45
Diderot	46
Rabelais	51
Chapitre II - La Méthode	53
Balzac	54
Molière	57
Mme de Sévigné	62
Chapitre III - Le Chien des Baskerville	66
Racine	69
Goethe	73

Nerval	76
Chapitre IV - Le Ruban moucheté	78
La Fontaine	79
Chateaubriand	82
Chapitre V - Le Problème final	85
Lautréamont	86
Nostradamus	88
Chapitre VI - Autres sources. autres plagats	90
Brantôme	91
Baudelaire	93
Proust	95
Saint-Simon	98
Complainte populaire	100
Les Mille et une nuits	104
Chapitre VII - De Surprises en surprises	112
Villon	114
Allais	115
Christophe	118
Mistral	120
Voltaire	121
Chapitre 8 - En Guise de conclusion	123



PERFIDA ALBIO

FLAVIEN D'HOOURSAC

Publié à compte d'auteur par Flavién d'Hoursac à la fin des années 20, ce livre éclairait d'un jour nouveau les origines du phénomène littéraire qu'est Sherlock Holmes. Menant une méticuleuse enquête, digne du célèbre détective de Baker Street, Flavién d'Hoursac découvrit de troublantes coïncidences qui remettaient en cause bien des idées reçues sur la littérature policière.

On peut à juste titre parler du premier ouvrage d'holmesologie française.

Perfida Albio n'avait, à notre connaissance, jamais été republié. La présente réédition respecte scrupuleusement le texte de l'édition originale de 1927, accompagné d'un important appareil de notes. Nous avons notamment retrouvé qui se cachait derrière le pseudonyme de d'Hoursac et dans quelles circonstances ce livre a été écrit.

ISBN 2 91 543 600 - 2



EDITIONS FAUSTROLL
37 RUE DU COMMERCE
F-37160 - DESCARTES

www.faustroll.net